

CHAPITRE 13

LE PARADIS DE THY

Thy attendit que la voiture qui transportait sa mère disparut de sa vue. Il courut fermer soigneusement à clef le tiroir de la caisse et fit un tour de contrôle du magasin.

Parvenu au stand des livres et des journaux il remarqua qu'ils traînaient par terre en désordre. Ce matin, Madame Le Than n'avait pas eu le temps de les brûler tous dans la rue.

Ayant de l'instruction Thy regretta de voir qu'on détruisait les livres précieux. Il les ramassa et les rangea convenablement sur les rayons.

Pendant ce temps, son camarade touchait à tout: à la pâtisserie, aux bonbons, aux objets usuels etc. exposés sur de grands plateaux à compartiments.

Pour lui, tous les articles paraissaient nouveaux et inconnus. Il s'en émerveillait. Il pensait avec bonheur que tout dans cette maison serait à lui.

Ce «camarade» de Thy n'était autre que le capitaine Vem qui, avec lui, était venu la veille à l'état-major de Le Thanh.

L'autre jour, lui et Thy étaient ivres morts après avoir bu le whisky que l'agriculteur leur avait offert.

N'ayant repris connaissance que le lendemain et s'étant aperçu que le cadavre de Le Thanh et celui de VanTruong avaient disparu, ils s'étaient rendus compte qu'ils s'étaient laissés séduire par l'ennemi. Leurs supérieurs, saisis de cette

affaire, avaient réprimandé ouvertement Vem et rétrogradé Thy.

De capitaine il était redevenu lieutenant.

Si Thy était sévèrement puni c'est parce qu'il avait reçu de ses supérieurs l'ordre d'aller arrêter Thanh. Or il n'avait pas pu remplir sa mission, le général Le Thanh s'étant suicidé avant qu'il arrivât sur place avec sa compagnie.

Et bien qu'il eût expliqué ce fait dans son rapport, ses supérieurs, en l'absence du cadavre de Thanh, le soupçonnaient d'avoir libéré son propre frère.

Le nommé Vem, un satané malhonnête, savait bien que Le Thanh était mort puisqu'il avait en main sa lettre. Cependant devant ses supérieurs, il déclara: «Ce jour-là il y avait bien un cadavre dans le bureau de Le Thanh, mais c'était celui d'un simple soldat». En témoignant de la sorte, il avait réussi, par la ruse, à nuire à son camarade qui, non seulement était rétrogradé, mais n'avait plus de commandement et tombait sous sa coupe.

Vem voulait acquérir davantage de mérite auprès de ses supérieurs en leur demandant encore de lui accorder l'autorisation d'arrêter la mère du général Le Thanh à Mytho, bien que sa compagnie n'eût pour seule mission que d'occuper le poste de commandement à Cantho.

Thy fut obligé d'accompagner Vem lors de l'arrestation de sa mère. Toutefois, il se disait: «On ne gardera pas ma mère déjà âgée, très longtemps en prison». Provisoirement il deviendra propriétaire du magasin et de la maison. Il demandera à ses supérieurs de le muter à Mytho, loin de Vem.

Il y avait une porte communicante entre le magasin et la maison. Après son tour d'inspection, Thy constata que sa mère vivait aujourd'hui à l'aise, et qu'elle était riche.

Soudain il se rappela que, pendant dix-neuf ans, il avait vécu dans les forêts et avait recherché «le paradis promis» de l'oncle Ho parce qu'à ce moment-là, sa famille était pauvre. S'il avait su que sa mère pouvait avoir cette vie aisée, il n'aurait pas quitté son foyer.

Il s'apercevait à présent clairement que le paradis de l'oncle Ho n'était pas du tout celui qu'il avait autrefois désiré et imaginé. Il soupira avec dégoût en regardant ses pauvres galons de lieutenant et ses vêtements militaires miséreux. Il voulait se débarrasser de tout!

Pendant dix-neuf ans, il avait sacrifié sa vie, il avait aidé Ho-Chi-Minh et le parti communiste d'Hanoi à accaparer le Sud. Aujourd'hui ils avaient réalisé leur but, Thy se voyait délaissé. Comme dans le temps, le chasseur se servait de son arc pour tuer le gibier. Une fois la proie abattue, il jetait l'arc dans un coin et festoyait.

Maintenant Thy avait pensé suffisamment à sa situation. Il se rendait à l'évidence qu'on s'était servi de lui comme d'un objet, comme d'un arc, dont on n'avait plus besoin, on le reléguait dans un réduit. Et un beau jour l'arc usé serait détruit.

Thy frissonnait en pensant qu'il serait un jour tué comme ce chien de chasse, devenu trop vieux, qui ne peut plus aider son maître.

Le cœur douloureux il se sentait écœuré, mélancolique...

Brusquement de la cuisine, d'une voix forte, Vem l'appela:

- Camarade Thy! Venez vite ici! Il y a de la matière explosive placée dans cette pièce. Vite! Vite!

Thy, effrayé, s'empressa d'arriver.

À peine le voyant, Vem, tout haut, jura:

- Merde! Cette veille femme avait-elle placé la matière explosive ici pour nous tuer? Heureusement j'ai été assez malin pour découvrir sa perfidie! Sûrement ce général l'avait suggéré à sa mère.

Thy avait entendu Vem insulter sa mère. Cependant regardant alentour il ne voyait de matière explosive nulle part. Tandis que Vem, se cachait loin de là et continuait de pointer son doigt du côté du frigidaire.

Thy ahuri, demanda:

- Où? Où est-elle placée, la matière explosive?

- Là, là, à cet endroit-là. Camarade! N'avez-vous pas entendu ce bruit d'objet fêlé à l'endroit de cette étrange armoire blanche?

Thy s'apercevait à présent que ce type ne savait pas ce qu'était un frigidaire. Il prenait le bruit du moteur pour le mécanisme d'une bombe.

Au Nord, le peuple vivait comme aux temps reculés. On n'avait jamais vu de télévision ni de frigidaire.

La famille de Thy avait été pauvre, avait manqué de commodités. Cependant dans les magasins il se vendait toutes les machines électriques modernes. Et les enfants dans le Sud, bien que leurs parents n'eussent pas suffisamment d'argent pour s'acheter de tout, étaient au courant.

D'autant plus que Thy avait vécu dans la villa de Monsieur Tran où il y avait tout le confort moderne.

Thy sentit qu'il méprisait les cadres du Nord, ceux qui se montraient toujours vantards, orgueilleux et qui, en réalité, n'étaient que les ignorants, des misérables sauvages.

C'est pour cela que depuis une semaine, depuis qu'ils s'étaient annexé le Sud, ils s'emparaient des résidences, pillaient les biens... Prétextant que ceux-ci étaient coupables de ceci, que ceux-là étaient fautifs de cela... Ils confisquaient leurs maisons, leurs fortunes... Et les dirigeants, pour accaparer les belles villas, permettaient à tous les cadres de requérir les maisons des prisonniers. De sorte que les cadres moyens se payaient de maison de moyenne importance et que les cadres inférieurs recevaient les petits logements.

Evidemment les partisans, quels qu'ils fussent, voulaient tous des maisons, de la fortune. Alors, ils cherchaient des raisons pour arrêter les citoyens du Sud. Et quand ils n'en avaient pas de valables ils les guettaient, les épiaient ou faisaient des enquêtes...

Effrayés, les habitants s'enfuyaient, abandonnaient leur foyer. Les logis abandonnés étaient alors aussitôt occupés par les partisans.

Ils n'étaient, en vérité, guère différents d'une bande de brigands qui, mourant de faim depuis trente ans, s'approprièrent les biens, les maisons des patriotes.

Depuis dix-neuf ans, Thy avait obéi aveuglément aux paroles séductrices de Ho-Chi-Minh. Mais depuis une semaine ses yeux commençaient à se dessiller.

Et maintenant dans l'esprit de Thy, le génial Ho-Chi-Minh était devenu un vieillard ambitieux, sans scrupules. Pendant dix-neuf ans Thy avait sacrifié sa vie parce qu'il voulait édifier le paradis dans sa patrie. Aujourd'hui il s'apercevait qu'il était coupable d'avoir mené la guerre avec eux, d'avoir terrorisé et tué le bon peuple, d'avoir abandonné sa femme et ses enfants, d'avoir oublié son devoir de mari et de père.

Enfin, à la pensée d'avoir commis la très grave faute d'arrêter sa mère, de tuer son fils, de malmener le cadavre de son frère... Thy ruisselait de sueur, il éprouvait dans la tête une douleur lancinante parce qu'il en avait honte. Il sentait son cœur tout endolori du remords qui le rongait.

Thy appuya sa tête contre le frigidaire et pleura.

Vem, prenant de grands airs:

- Camarade! Pourquoi restez-vous toujours là? Je vous avais prévenu qu'il y a de la matière explosive placée à l'intérieur. Est-ce que vous voulez mourir pour racheter la faute de cette vieille-là?

Thy, dédaignant de regarder Vem et de parler, ouvrit le frigidaire...

L'autre, épouvanté, s'enfuyait.

À l'intérieur du frigo il y avait plein de légumes, de friandises, de viande, de poisson... Pendant dix-neuf ans il n'en avait pas mangé et en avait une grande envie. Cependant, à présent, il était si malheureux qu'il n'en éprouvait plus aucun plaisir. D'un geste de la main, il prit une boîte de coca qu'il but en même temps que ses larmes roulaient sur ses joues.

N'ayant pas entendu de détonation, Vem revint et vit Thy en train de boire son coca. Il ne savait pas ce que c'était. Il croyait que c'était du vin. Or, il considérait que tout dans cette maison lui appartenait parce qu'il avait eu le mérite d'arrêter la mère d'un général Nguy. Il leva le menton:

- Camarade! Où avez-vous pris cela? demanda-t-il.

Ne répondant pas, Thy ouvrit le frigidaire, prit une boîte de coca et la lui donna.

Vem sentait que c'était glacial, la soif le gagnait. Cependant il ne savait pas comment l'ouvrir.

Le laissant s'empêtrer exprès pendant un moment avec la boîte, Thy l'ouvrit enfin pour lui.

Vem faisait semblant de jurer pour dissimuler sa honte:

- Qu'ils sont idiots les Nguy! Ils ne savaient pas fabriquer un couvercle!

Avec un rire méprisant Thy dit:

- Cet article est du Coca Cola américain, il n'est pas des Nguy.

En entendant parler d'article américain, Vem se rappelait le whisky de l'autre jour qui l'avait laissé ivre mort jusqu'au lendemain. Cette fois-ci, prudente, il essaya avec une gorgée.

Emoustillé par la fraîcheur et le bon goût sucré du coca, Vem but d'une seule traite.

Après avoir vidé la boîte, il dit:

- Tout ce qui est dans cette maison m'appartient désormais, camarade! Si vous désirez quelque chose il faudra me le demander avant.

Thy, ne pouvant pas imaginer que Vem voulait accaparer les biens de sa mère, s'emporta:

- Camarade! N'oubliez pas que ces biens et cette propriété sont à ma mère. Maintenant ils m'appartiennent. Camarade! Vous n'avez pas le droit d'y toucher.

Vem riait méchamment:

- Le héros de l'oncle Ho a le droit de s'emparer des maisons du peuple au Sud. J'ai le mérite d'avoir arrêté cette vieille-là. Par conséquent ce qui est à elle, est à moi.

Ne pouvant plus supporter l'arrogance de Vem, Thy s'écria :

- Ne crois pas que tu as le droit de m'opprimer. Je porterai cette affaire à la connaissance des supérieurs. Ces biens sont à ma mère. Personne n'a le droit de se l'approprier. Sinon...

- Sinon, tu t'opposeras à moi ?

Sans attendre que Thy eût achevé sa phrase, d'un ton orgueilleux il lui posa la question et en même temps tira son revolver.

Thy se rua sur lui pour lui enlever l'arme. Ils se roulaient par terre. Et le coup partit...

Les soldats, placés en sentinelles devant le magasin, entendirent la détonation. Ils se précipitèrent à l'intérieur et virent leurs officiers étendus par terre, l'un sur l'autre. Le sang se répandait abondamment autour d'eux.

Pendant que les soldats stupéfaits, ne comprenaient pas pourquoi ils s'entretuaient, soudain celui qui était en dessous remua et se leva en disant à voix basse :

- Cette maison est à ma mère. Celui qui a voulu se l'approprier doit mourir.

* *

ThuVan sortit de prison après trois semaines de détention de travail forcé. Ce matin-là, chaque prisonnière reçut une autorisation écrite de circulation, et un camion qui amenait de nouveaux détenus ramena les anciens à la gare routière de Cantho.

Comme les prisonnières avaient les yeux bandés, elles ne savaient toujours pas où se trouvait la pagode qui leur avait servi de prison.

La plupart de prisonnières commerçantes, agricultrices, étant de la province, rentrèrent chez elles sans trop de difficultés, sauf ThuVan qui devait regagner MyTho.

Bien qu'elle eût reçu l'autorisation de circuler elle n'avait pas d'argent pour payer son voyage, ayant été dépouillée par les soldats communistes lors de son arrestation.

La montre bracelet qu'elle avait pu sauver grâce à la manche de sa robe avait servi à corrompre, le jour d'après, le sous-officier gardien de la prison. C'est ainsi qu'il lui avait confié des besognes peu éreintantes.

Grâce à cela, elle avait pu tenir pendant trois semaines.

À présent il ne lui restait que l'alliance de mariage de Thy. Elle se proposait de la vendre pour avoir l'argent du voyage. Elle se dirigea vers le vendeur de billets d'autocar lorsque subitement, elle se rappela les Ly Chau. Elle quitta la gare et se hâta vers l'hôtel, avec l'intention de raconter aux amis ses aventures et de leur emprunter un peu d'argent.

Il était, à ce moment-là, 7 heures du matin. Les magasins, l'hôtel n'étaient pas encore ouverts, hormis l'unique petit café, en face. Cependant ThuVan n'osa pas y entrer n'ayant pas un sou. Et n'osant pas non plus déranger ses amis trop tôt, elle fit le pied de grue devant l'hôtel.

Elle attendit jusqu'à 9 heures. Le soleil dardait déjà ses rayons ardents. Les boutiques, les maisons étaient ouvertes, sauf le grand magasin et l'hôtel des Ly.

Intriguée, ThuVan colla ses yeux aux portes et appela plusieurs fois, mais en vain. Elle traversa la rue et s'informa auprès de la tenancière du café. Celle-ci lui répondit:

- Cet hôtel ne reçoit plus de clients car il est devenu propriété de l'Etat. Monsieur Ly et sa femme sont partis pour Mytho, chez leurs parents.

ThuVan étonnée, demanda:

- Pour quelle raison l'hôtel est-il confisqué par le gouvernement?

À cette question, la dame la regarda fixement avec les yeux pleins d'étonnement. Tout le pays savait que les offices, entreprises commerciales, les industries etc. étaient confisqués par le gouvernement communiste à l'exception des petits restaurants, des petites boutiques dont la direction était encore laissée aux particuliers.

Durant toute une semaine combien de nantis étaient devenus des gueux, aux mains vides! Tous leurs biens, leurs maisons avaient été confisquées.

De nombreuses familles indignées s'étaient suicidées. Ceux qui s'opposaient avaient été emprisonnés.

En ce temps, seuls ceux qui vivaient dans les chaumières n'avaient pas à s'inquiéter. Tous les autres, même ceux qui avaient peu de biens, vivaient perpétuellement dans l'appréhension. C'était des événements que, dans la ville, tout le monde commentait avec colère et préoccupation. La femme ne comprenait pas pourquoi ThuVan ignorait tout cela.

Elle la regarda et lui trouva une beauté triste, la mine pâle, le corps amaigri comme si elle venait de sortir de maladie. Malgré cela, sa figure était celle d'une belle femme, racée, distinguée. La robe qu'elle portait, bien qu'elle fût

froissée, sale, tachetée de boue, était en soie coûteuse. Surtout sa façon, sa coupe, n'étaient pas celles des robes des campagnardes ou des femmes cadres communistes venues du fond des forêts.

Très attentionnée, la dame l'invita à s'asseoir sur une chaise et lui demanda:

- Excusez-moi, où habitez-vous? Ne savez-vous vraiment pas que le gouvernement révolutionnaire a ordonné la confiscation de tous les offices commerciaux et des entreprises? Aujourd'hui personne n'a plus le droit de posséder quoi que ce soit. Même la vie appartient au parti gouvernemental.

La dame prononçait cette dernière phrase d'un ton courroucé et haineux.

ThuVan, avec un sourire discret et amer:

- Tout ce que vous me racontez ne m'étonne pas. Si je ne sais rien c'est que je viens de sortir de prison.

C'était le tour de la femme, les yeux exorbités, de regarder avec surprise et pitié.

ThuVan, sans attendre qu'elle la questionnât, lui raconta tout ce qui s'était passé pendant ses trois semaines de détention et pourquoi elle voulait rencontrer les Ly.

Après avoir écouté ThuVan, la femme ne pouvant réprimer sa colère, explosa:

- Vraiment, c'est une bande de pirates!

Aussitôt elle promena ses yeux à l'entour de peur des indiscrets. Heureusement, à cette heure elle n'avait pas de clients.

- Je n'ai pas d'argent, dit ThuVan, pour payer le billet de retour chez moi à Mytho. Voudriez-vous avoir la bonté de m'acheter cette alliance?

Tout en parlant elle l'enleva et la donna à la femme. Cette dernière secoua la tête:

- Ne vendez pas cette alliance. Je crois qu'il est possible de vous aider. Venez avec moi.

Après avoir recommandé à sa fille de garder le restaurant, elle alla avec ThuVan à la gare routière. Là, elle chuchota on ne sait quoi à l'oreille du vendeur de billet. Et gentiment le vendeur invita ThuVan à monter dans la voiture en lui disant:

-Tous les après-midi de 15 à 17 heures mon car s'arrête à la gare de Mytho. Vous pouvez demain ou plus tard, me payer là.

Toute heureuse:

- Je vous remercie infiniment de votre bonté, lui dit-elle.

Se tournant ensuite vers la patronne du café, elle la remercia et monta dans la voiture.

Bien qu'elle eût, à présent, l'autorisation de circuler et bien qu'elle n'eût plus peur d'être arrêtée, ThuVan ne comprenait pas pour quelle raison elle ne se sentait pas tranquille.

Elle avait le pressentiment que quelque chose de grave était survenu. Obsédée par la crainte de ne plus revoir son vieux père et son fils bien aimé, elle restait prostrée sur son siège.

Parti à midi, l'autocar arriva à Mytho vers 15 heures. Toute préoccupée par son père et son fils, ThuVan ne s'aperçut pas que la voiture était parvenue à la destination.

Seulement quand elle posa le pied sur la grande route à Mytho, elle fut certaine d'être encore en vie.

Elle voulait prendre un taxi; mais après un bon moment et n'en voyant aucun, elle se résigna à rentrer à pied.

Arrivée à la porte d'entrée, elle sentit son cœur battre à coups précipités. Elle était là, devant la maison... encore quelques pas et elle verrait son père – mais sans savoir pourquoi, elle continuait à être préoccupée par quelque chose de grave qui devait s'être produit.

La porte d'entrée n'était pas fermée. Elle était sûre que son père restait dans la maison. Tout en se précipitant dans la cour, elle appela:

- Oh! Papa! Ohé VanTruong!

Elle continua d'appeler jusqu'à ce qu'elle arrivât au seuil de la maison. Mais ni son père, ni VanTruong ne répondit. Affolée, tout en sonnant, elle frappa à la porte.

Le silence à l'intérieur de la maison l'effrayait, ses jambes se dérobaient sous elle.

Elle voulait entrer dans la maison, mais elle n'avait pas de clef. La sienne dans son sac avait été confisquée par les communistes.

Elle fit un tour de la maison et vit que la fenêtre de la chambre de son père était entrebâillée. Elle accourut l'ouvrir largement et regarda dans la chambre.

La fenêtre avait des barreaux. ThuVan ne pouvait pas s'introduire à l'intérieur. Toutefois elle voyait bien que son père n'était pas dans son lit.

Le lit n'était pas fait. Ça prouvait que son père était parti de très bonne heure. Elle en déduisit que son père et son fils

étaient allés à la recherche de ses nouvelles et qu'ils reviendraient bientôt ou plus tard ce soir.

Elle alla derrière, vers la cuisine, à partir de laquelle un passage couvert menait au logement des domestiques.

Depuis la mort de sa mère et de la fille de service dans un attentat au marché, son père n'avait plus de serviteurs. Et ce logement servait maintenant à entreposer des vieilles choses inutilisées. Ses fenêtres n'avaient pas de barreaux et n'étaient jamais fermées.

Elle se souvint soudain que de ce logement partait un souterrain conduisant à la cave de la villa. Son père l'avait fait construire pour qu'en cas de guerre la cave servit d'abri et le souterrain de chemin d'évacuation.

Très contente de cette découverte, ThuVan, par la fenêtre de ce logement, pénétra facilement à l'intérieur. Le couvercle du souterrain se trouvait au fond d'une grande armoire qu'elle vida pour pouvoir le soulever. Elle s'engagea ensuite dans le souterrain, descendit quelques marches et à tâtons, fit jaillir la lumière électrique.

Le souterrain était long de vingt mètres environ, un mètre de large et rectiligne. La lumière allumée, ThuVan voyait très bien la cave à l'autre bout. Elle courut rapidement vers la villa, comme un gosse allant retrouver ses parents après une longue absence.

En grimpant de la cave à la salle à manger elle se sentit fatiguée et affamée. Depuis trois semaines, elle n'avait avalé que deux bols de riz et du sel par jour. Elle se sentait asthénique, affaiblie comme un malade qui manquait de vitamines et de tout. Et puis, toute la journée d'aujourd'hui n'ayant rien mangé, elle était à bout de force.

Elle avait une envie folle de manger, de dormir. Cependant elle ne pouvait pas supporter ses vêtements sales, elle soupira.

Elle monta à l'étage et prit une douche. Une demi-heure après, débarrassée de sa crasse, elle avait l'impression d'avoir rejeté la moitié de toutes les fatigues de ses trois semaines de détention.

Elle s'allongea dans son lit, s'enroulant dans une serviette éponge, les yeux mi-clos, sans dormir. Elle se sentait heureuse de revivre dans cette maison, de se coucher dans son lit moelleux, de respirer l'air libre...

Il faut avoir vécu en prison pour s'apercevoir que tout dans la vie est précieux.

ThuVan se rappela tout à coup la parole de la patronne du café à Cantho: «À présent, personne n'a le droit d'être propriétaire de quoi que ce soit. Même la vie appartient au parti gouvernemental».

Le souvenir de cette phrase la fit frissonner. Elle se leva, alla à sa garde-robe. Elle prit peur en se voyant dans la glace, pâle, des yeux dilatés et cernés par le manque de sommeil, son corps visiblement amaigri.

Elle s'écria:

- O ciel! Rien qu'en trois semaines je suis si ravagée que je ne me reconnais plus!

Après un moment, l'émotion s'étant apaisée, elle se tranquillisa:

- Bah! Si je suis devenue ainsi c'est par manque de sommeil et de nourriture. Il me suffira de bien me nourrir et de me fortifier pendant quelques semaines.

Elle ouvrit l'armoire, choisit une belle robe. Après avoir fini de se vêtir, ThuVan vint s'asseoir devant sa coiffeuse. Elle ne désirait pas que son père vît son visage émacié et se fasse du souci; elle ne voulait pas non plus que VanTruong souffrît quand il apprendrait que sa mère, à cause de lui, avait été emprisonnée.

Elle se proposait de ne souffler mot de sa détention pour que son vieux père et son jeune fils se réjouissent de leur réunion.

Sa toilette terminée, elle descendit, ouvrit toutes les fenêtres du salon, puis se rendit à la cuisine, chercher quelque chose à manger.

Le frigidaire était rempli de victuailles. Il s'en dégageait une mauvaise odeur. Elle fronça les sourcils, ne comprenant pas pourquoi son père les gardait dans le réfrigérateur alors qu'elles n'étaient plus fraîches.

Elle sortit les assiettes de viande et de poisson. Quand elle souleva les légumes, les fruits, elle s'aperçut qu'ils étaient tous pourris. Cela lui prouvait qu'ils avaient été achetés depuis longtemps. ThuVan pâissait et se demandait:

- Où est allé papa? Depuis combien de temps déjà n'est-il pas rentré? Est-ce que VanTruong est revenu?

En même temps elle courut à l'étage, entra dans la chambre de VanTruong où tout était resté tel qu'elle l'avait laissé en partant, il y a trois semaines. C'était donc clair, VanTruong n'était pas encore rentré!

Bouleversée, elle redescendit, courut à la chambre de son père. Ouvrant le tiroir du petit bureau, elle vit que son porte-monnaie ainsi que tous ses papiers, titre d'identité, titre fonction etc. étaient là. Cela lui prouvait que son père n'avait pas prévu de sortir.

- Se pouvait-il que les communistes fussent venus l'arrêter?

ThuVan avait failli s'évanouir en se posant cette question. La tête lui tournait, l'obligeant à s'asseoir.

S'imaginant que son vieux père et son fils étaient dans les prisons communistes elle souffrait atrocement. Soudain une idée jaillissait dans son cerveau: «Si mon père était arrêté par les communistes il n'aurait pas fermé à clef la porte de la maison». Certainement papa était parti de son propre chef. Cependant, pour quelle raison n'avait-il pas emporté ses papiers et l'argent?

Cette affaire dépassait son entendement et devait être nécessairement très grave.

Elle se rappelait subitement la dernière parole de son père: «Je crains qu'à partir d'aujourd'hui nous ne nous revoyons plus!»

ThuVan monologuait:

- Non! Non! Cela n'est pas possible! À n'importe quel prix je suis déterminée à retrouver papa et VanTruong. Aussi, sans plus tarder, il faut que j'aille voir ma belle-mère et lui demander de leurs nouvelles.

Comme elle se levait et s'apprêtait à partir, ses jambes subitement cédèrent. Elle était trop fatiguée et avait trop faim. Elle s'efforça d'aller jusqu'à la cuisine pour préparer une tasse de thé chaud.

Après l'avoir bue elle sentit ses forces revenir. Elle mangea encore quelques biscuits et se hâta de partir.

Du seuil de la maison elle revint dans la chambre de son père chercher la clef de la maison. Cette clef qui appartenait, autrefois, à sa mère.

Elle prit aussi le porte-monnaie de son père pour payer son taxi qui la déposa dix minutes après chez sa belle-mère.

Elle vit que son magasin était fermé. Elle alla donc sonner à sa maison.

Soudain une femme, de derrière elle, s'avança, lui prit la main et doucement dit:

- Ne restez pas là.

Elle sursauta, se retourna et vit que c'était Madame Chu, propriétaire de la pharmacie occidentale, voisine de sa belle-mère.

Elle la salua avec un sourire. Cependant la dame, l'air effrayé, fouillant des yeux alentour, ne la regarda pas, et la fit entrer rapidement chez elle et ferma la porte aussitôt.

ThuVan n'était pas peu intriguée par l'attitude de la dame, laquelle l'invita à s'asseoir sur un fauteuil et lui demanda:

- Vous ne saviez donc rien?

- Qu'y a-t-il madame? Ma belle-mère...

- Madame Le Than est arrêtée depuis deux semaines.

- Pour quelle faute, Madame?

- Je n'en sais trop rien. Peut-être pour le crime d'être la mère du général Le Thanh.

- Comment connaissaient-ils son adresse?

- Probablement quelqu'un la leur a donnée.

ThuVan poussa un cri, l'air chagriné. Madame Chu venant s'asseoir près d'elle, lui murmura à l'oreille:

- Depuis plus d'une semaine les soldats communistes surveillent le magasin et la maison de madame Le Than. Ceux

qui viennent taper à la porte ou stationnent devant chez elle, sont arrêtés. Vous avez la chance d'arriver au moment où ils ne sont pas là. Peut-être sont-ils allés se restaurer à la gargote près d'ici.

ThuVan, épouvantée et blême, dit d'une voix émue:

- Si vous n'étiez pas là, je serai probablement en prison une seconde fois.

Madame Chu fronça les sourcils:

- Comment? Vous avez été arrêtée? Depuis quand? Pour quel motif?

- Oui, voilà: J'allais à Cantho chercher VanTruong et on m'a arrêtée. Je suis sortie de prison depuis ce matin. N'ayant pas vu mon père à la maison, je viens prendre de ses nouvelles auprès de ma belle-mère. Je ne me suis pas douté que...

Étranglé par émotion elle ne pouvait pas aller jusqu'au bout de sa phrase.

La dame la regardait avec les yeux pleins de pitié :

- Ainsi, vous ne savez rien de tout ce qui est survenu? Votre père...

Très inquiète, ThuVan demanda:

- Savez-vous, Madame, où est mon père?

Madame Chu, serrant les lèvres pour maîtriser son émotion, ne répondit pas. Son attitude alarma ThuVan:

- Mon père est venu ici et on l'a arrêté, n'est-ce pas?

Madame Chu secoua la tête. Elle prit la main de ThuVan et lui dit doucement:

- ThuVan! Gardez votre sang froid et écoutez cette nouvelle. Votre père... ils l'ont fusillé avec plusieurs professeurs, à l'école, il y a quelques semaines. Cette affaire a

bouleversé l'opinion publique de la province. Quant à votre belle-mère, elle a été arrêtée le jour où le gouvernement a ordonné de brûler les livres. Ce jour-là, Madame Le Than avec les deux jeunes employées...

La dame racontait... racontait... sans s'apercevoir que ThuVan assise à côté d'elle, s'était évanoui. Seulement quand sa tête tomba sur son épaule, elle sursauta et cria:

- O ciel! Chéri, viens vite! Aide-moi! Vite!

Affolée, elle appela son mari d'une voie assourdissante.

Un homme surgit de l'intérieur demandant d'un ton râleur:

- Voyons! Pourquoi criez-vous comme cela?

Soudain, voyant sa femme avec une personne sans connaissance, il accourut et l'étendit sur le canapé. Puis regardant sa femme il demanda:

- Qui est-ce? Comme elle ressemble à la bru de Madame Le Than?

- Mais c'est elle, voit! Vas chercher de l'**éther** pour la ranimer! Dépêche-toi!

Il partit sans tarder.

Quand Monsieur Chu redescendit, ThuVan avait déjà repris ses sens. Elle demeura assise immobile, un long moment, à côté de Madame Chu, puis avec une voix très calme elle dit:

- Excusez-moi! Je vous ai trop dérangés! Pouvez-vous Madame, me dire où on a enterré mon père?

- Sincèrement nous ne le savons pas. Nous avons appris la condamnation à mort de Monsieur le proviseur et des

professeurs à l'école par les uns et les autres, non par votre belle-mère. Cependant je suis sûre qu'elle était au courant.

ThuVan demanda encore:

- Savez-vous où ma belle-mère est emprisonnée?

Monsieur Chu secoua la tête:

- Jamais les communistes ne laissent la population savoir où sont leurs prisons.

ThuVan approuva. Elle se rappelait bien qu'elle avait les yeux bandés en allant en prison comme en sortant. Ils agissaient ainsi pour garder le secret.

Elle se leva:

- De tout cœur, je vous remercie. Je rentre chez moi et j'attends des nouvelles de ma belle-mère.

- Laissez-moi vous reconduire chez vous, dit Monsieur Chu. Je sais que ce n'est pas loin d'ici, pourtant il fait déjà nuit et vous ne devez pas partir seule.

- Je vous remercie de votre bonté.

Madame Chu accompagna son mari et ThuVan à la voiture garée devant le trottoir et recommanda:

- Soyez très prudente.

ThuVan dit adieu à Madame Chu et la remercia encore une fois. À l'improviste, cette dernière lui pressa la main et lui chuchota:

- Très discrètement, regardez devant le magasin et la maison de votre belle-mère et vous verrez les agents secrets communistes.

Aussitôt dit, elle tourna le dos et rentra dans la maison.

Bien collée sur son siège, ThuVan, par le rétroviseur, vit qu'à chaque coin il y avait deux hommes en civil. Cependant elle reconnut tout de suite qu'ils étaient des cadres communistes du Nord, parce que leurs vêtements étaient taillés dans une grossière cotonnade. Sans compter leur faciès et leur accent, totalement différents de ceux de la population du Sud. C'est par cela qu'ils se trahissaient.

Quand la voiture fut assez loin de chez lui, Monsieur Chu commença à élever la voix:

- Il me semble qu'ils soupçonnaient que le général Le Thanh fût encore en vie. Ils ont établi une surveillance très secrète autour de la maison de votre belle-mère dans l'espoir de l'arrêter.

ThuVan riait tout doucement:

- À supposer que le général Le Thanh fût encore vivant, il ne serait pas assez fou pour revenir chez sa mère.

Monsieur Chu approuvait:

- Ils sont tellement stupides!

ThuVan soupirait et d'un ton peiné:

- C'est triste de voir qu'une bande d'idiots nous ont vaincus et nous gouvernent.

- N'oubliez pas que Ho-Chi-Minh et la bande des dirigeants ne sont pas des imbéciles. Cependant ils n'ont pas assez d'intelligence pour faire de notre pays un pays fort, pour faire de notre peuple un peuple riche. Attendez! Quand vous verrez le Vietnam dans les jours à venir, vous saurez de quoi ils sont capables, ces dirigeants d'Hanoi.

- Ho-Chi-Minh et le parti communiste d'Hanoi ont triomphé des Français, des Américains, du gouvernement du Sud grâce à leur malhonnêteté, à leur ruse, à leurs mensonges.

S'ils gouvernent le pays avec ces talents-là, ils ramèneront le peuple vers la mort.

- Je me demande: Quel sera l'avenir d'un peuple gouverné par une bande de voyous?

ThuVan se demanda comment serait sa vie.

Ses parents morts, son fils disparu, aurait-elle le courage de vivre dans cette société?

La voiture arriva à la porte d'entrée. ThuVan invita Monsieur Chu à entrer, mais il déclina l'invitation:

- Je dois rentrer tout de suite, dit-il, sinon ma femme se fait du mauvais sang. Par ces temps, quand vous sortez de chez vous, les dangers vous guettent. Il est impossible de les prévoir. Le mieux est que vous ne sortiez point de chez vous.

- Merci de votre bon conseil. Merci aussi de m'avoir reconduite.

Monsieur Chu aimablement riait:

- J'ai encore un peu d'essence dans mon réservoir, je voudrais la finir. Car demain je n'aurai plus ma voiture.

- Pourquoi? Est-ce qu'ils confisquent aussi les voitures?

- Non! Pas encore! Mais comme ils défendent de vendre de l'essence à la population, alors ma voiture deviendra inutilisable. Aujourd'hui il n'y a que les cadres supérieurs du parti qui peuvent s'acheter des voitures.

- Dans cette société il n'y a pas dit-on de classe riche et de classe pauvre. Cependant il y a la classe des cadres du parti communiste. Ils ont le droit de jouir des biens, de la richesse du peuple et ce dernier n'a aucun droit. Alors, où est l'égalité sociale?

- Mais si! Ils organisent une société de pauvres affamés les uns comme les autres. La classe du parti n'est pas de la même société que le peuple. Ils sont au-dessus de lui. Et le peuple n'a pas le droit de se comparer à eux.

- Ainsi, leur politique consiste donc à s'emparer des biens des riches pour qu'ils deviennent pauvres comme les pauvres et non pas à donner aux pauvres les moyens de devenir riche comme les riches! De cette façon leur politique n'est d'aucune utilité pour les pauvres! Alors, pour quelle raison les pauvres se plaisent-ils à suivre le communisme?

VV

Après avoir remercié et salué Monsieur Chu elle marcha hébétée sur le chemin conduisant à sa maison. Tout à l'heure, devant des étrangers elle avait maîtrisé son immense peine en apprenant la mort de son père. Maintenant, en voyant partout les souvenirs de son vieux papa, elle ressentait d'atroces souffrances.

Ne pouvant plus les supporter elle s'engouffra dans sa chambre, se jeta sur son lit en versant des flots de larmes.

Une heure après, les larmes taries, la gorge sèche, elle se redressa. Soudain il lui vint l'idée de mourir.

C'est juste! De ses personnes chères il n'en restait plus aucune. Alors, pour qui vivrait-elle encore? Il n'y a que la mort qui pourrait la délivrer de son malheur.

Bien déterminée à mettre fin à ses jours, elle sauta du lit, courut chercher du dormitif dans le tiroir de la petite table.

Il y en avait un tube presque plein. Elle alla chercher un verre d'eau dans la salle de bain et revint s'asseoir sur le lit.

Elle vida le tube dans sa main et s'apprêtait à introduire le médicament dans sa bouche, quand involontairement elle vit la photo de VanTruong placée sur sa coiffeuse. Cette photo datait de deux ans. VanTruong avait seize ans. Le visage intelligent du jeune homme l'émut jusqu'à la faire défaillir. Elle laissa tomber ses bras, projetant le médicament et l'eau sur le sol mouillant sa robe sans qu'elle s'en rende compte. Les yeux rivés sur le portrait, elle marmonna comme une folle:

- Mon fils! O ciel! Mon fils est encore en vie. Il n'est pas mort. Non! Je ne peux pas mourir. Je dois vivre pour aller à sa recherche. O mon fils! Pour toi, ta mère continuera de vivre cette malheureuse vie. Je te promets que je ne t'abandonnerai pas! Maman ne mourra pas! Mon fils! Mon fils...

Sa voix s'affaiblissait d'instant en instant. Elle s'écroula sur le lit, ferma les yeux et s'endormit aussitôt.

* *

ThuVan fut réveillée par le tumulte de la sonnerie. Elle se leva. Par la fenêtre elle vit que le ciel était ensoleillé. Il devait être 10 heures le matin. Elle avait dormi comme un loir depuis hier soir. Elle ne se serait pas réveillée si on n'avait pas sonné.

- Qui? Qui vient la voir à cette heure-ci? VanTruong serait-il de retour?

Bouleversée, elle dégringola l'escalier sans prendre le temps d'enfiler ses chaussons.

Elle entrebâilla la porte et vit que le visiteur était la petite vendeuse de sa belle-mère. Bien qu'elle fût un tantinet étonnée, elle se sentit tout de même contente:

- Oh! Mademoiselle Lan! Je ne m'attendais pas à vous voir. Donnez-vous la peine d'entrer.

La jeune fille la suivit jusqu'au salon. ThuVan l'invita à s'asseoir. Cependant elle ne s'assit pas, elle fouillait des yeux l'alentour:

- Est-ce que vous êtes seule? Ou Monsieur est-il ici?

ThuVan fronça les sourcils:

- Vous voulez demander des nouvelles de mon père?

- Non! Monsieur!

- Qui? Quel Monsieur?

- Votre mari! Est-il ici?

ThuVan se sentait un peu mal à l'aise.

- Je n'ai pas de mari depuis dix-neuf ans. Pourquoi me posez-vous cette étrange question?

La jeune fille parut contente d'entendre cette réponse. Elle s'assit et fouillant dans sa robe elle retira une lettre finement pliée et la lui donna:

- Ma patronne vous envoie cette lettre, dit-elle.

ThuVan prit la lettre et toute heureuse demanda:

- De ma belle-mère? Merci. Est-ce qu'elle est sortie de prison? On m'a dit que vous aviez été emprisonnée aussi n'est-ce pas?

- Oui, je suis sortie de prison ce matin. Ma patronne est morte.

La voix étouffée par l'émotion, elle pleurait.

ThuVan, rentrée chez elle depuis deux jours, après sa sortie de prison, ne recevait que de sinistres nouvelles. Son âme et son corps étaient comme terrorisés et flagellés sans répit, au point que, à bout de force, elle restait inerte sur sa chaise. Ses yeux étaient secs, elle n'avait plus de larmes.

Un très long moment après que la crise d'émotion se fut apaisée, elle demanda d'une voix très affaiblie:

- Ils l'ont condamnée à mort pour le crime d'être la mère du général Le Thanh, n'est-ce pas?

- Non! Elle s'est suicidée.

- Suicidée? Pour quelle raison, mademoiselle Lan? Soyez aimable de me raconter tout ce qui s'est passé depuis le jour de votre arrestation.

- Voilà, ce jour-là pendant que, selon l'ordre du gouvernement, nous portions des livres et des journaux dans la rue pour les brûler, soudain un groupe de militaires armés mit les menottes à ma patronne, disant qu'elle avait commis beaucoup de délits. Elle résista violemment. Ils la jetèrent dans une voiture où elle s'évanouit. Quant à nous, ma sœur et moi, ils nous ont également embarquées.

Ils nous transportèrent jusqu'à un camp appelé «prison provisoire». Là, il y avait beaucoup de personnes, de toutes les classes, coupables de tous les péchés. Ils nous ont distribué ensuite de quoi écrire pour faire l'aveu de nos fautes.

Ma sœur et moi, nous ne savions pas de quoi nous étions coupables. Toutefois, obligées d'avouer, nous avons écrit: «Nous sommes coupables d'avoir aidé notre patronne à vendre des livres, des journaux et de les avoir lus». Quant à ma patronne, elle avait ainsi libellé sa déclaration:

«Je ne me crois pas coupable. Je suis une citoyenne qui fait honnêtement du commerce. Je ne triche envers personne. Je ne fais mal à personne».

Après avoir lu ce qu'elle avait écrit, les dirigeants communistes l'emmenèrent. Quelques heures après, ils la ramenèrent sans connaissance, couverte de blessures. Les

prisonnières s'empressaient autour d'elle, la soignaient. Quand elle reprit ses esprits, elle nous raconta qu'ils l'avaient battue et lui avaient ordonné d'écrire la déclaration suivante:

«1^{er} délit: je suis la mère du général Nguy Le Thanh.

«2^e délit: je vends les livres et les journaux des Nguy et des Américains, j'empoisonne la pensée du peuple.

ThuVan avait les yeux noyés de larmes pendant que la jeune fille continuait:

- Ce soir-là, elle s'efforça d'écrire une lettre qu'elle me remit. Elle me recommanda de la cacher soigneusement et de vous la donner quand je sortirais de prison, à la condition que votre mari n'habite pas avec vous.

Après ce que la jeune fille venait de dire, ThuVan ne comprenait toujours pas pourquoi sa belle-mère avait fait cette bizarre recommandation. Elle ouvrit la lettre. Mais avant qu'elle eût le temps de la lire, la jeune fille raconta la suite:

- Cette nuit-là, attendant que tout le monde se fût endormi, elle se suicida en se cognant la tête contre le mur. Sa mort fut horrible. Les prisonnières furent prises de panique.

- Savez-vous quelque chose sur le retour du fils aîné de votre patronne?

Sans répondre à ThuVan, la jeune fille lui dit:

- Veuillez lire la lettre que ma patronne vous a envoyée.

Faisant signe de la tête, ThuVan ouvrit la lettre et lut ce qui suit:

«Ma fille bien aimée,

«Quelques jours après ton départ pour Cantho, un des soldats de Thanh est venu à la maison m'annoncer que son Général s'est suicidé et que ses deux gardes du corps ave

VanTruong avaient quitté l'Etat-major avant son suicide. Donc, tôt ou tard VanTruong sera de retour. S'il n'est pas encore arrivé, c'est qu'il devait y avoir quelque raison secrète. Je te conseille de rester calme et d'attendre de ses nouvelles.

«Pendant ton absence, ton père a rencontré le grand malheur. Les communistes l'ont tué avec quelques professeurs. Cela se passait à l'école. Le concierge de l'école a été témoin de la séance de ce tribunal barbare. Il pourra te donner plus de détails si tu les lui demandes.

«Quand j'ai appris la nouvelle, ton père était déjà mort. Avec l'aide de quelques personnes, nous l'avons mis en bière et enterré dans ton jardin. Cependant je n'avais pas le temps d'ériger la pierre tombale. Tu devras donc louer des ouvriers pour cette tâche.

«Je voudrais t'annoncer aussi que Thy est revenu. Si tu l'aimes encore et si tu veux encore vivre avec lui, je n'ai pas d'autre chose à te dire que te souhaiter de retrouver le bonheur. Au cas où tu ne l'aimes plus, je te conseille de quitter le plus tôt possible Mytho et d'aller vivre à Saigon. Ne le laisse pas te rencontrer ainsi que VanTruong, car il fera votre malheur. C'est lui qui conduit ses soldats à la maison pour m'arrêter. Sans lui, personne ne saurait où habitait la mère du général Le Thanh. Ceci m'a fait plus souffrir que les coups et les tortures.

«Je suis résolue à mourir afin de ne pas être la prisonnière perpétuelle des communistes et de ne pas revoir Le Thy, cet enfant ingrat.

«Ne sois pas affligée de ma mort. Je suis déjà âgée. Thanh étant mort, je n'éprouve plus de joie de vivre. Toi et VanTruong, vous me pardonnerez de vous avoir abandonnés.

«Je t'embrasse ainsi que mon petit-fils.

«Ta maman, Le Than.

Les larmes de ThuVan coulaient à flots. Elle croyait n'avoir plus de larmes, pourtant celles-ci continuaient de sourdre sans qu'elle pût les retenir.

La jeune fille, au bout d'un moment, se leva et demanda la permission de se retirer. ThuVan l'accompagna jusqu'à la porte et lui demanda:

- Votre sœur est sortie de prison en même temps que vous, n'est-ce pas?

- Oui, je suis venue directement ici pour vous remettre la lettre tandis que ma sœur rentrait à la maison apporter la nouvelle à mes parents.

- Avez-vous été torturées?

- Tous les jours on nous conduisait avec d'autres prisonnières pour travailler aux champs. Nous faisons partie des petits coupables, nous n'avons pas été battues. Malgré cela, n'ayant pas mangé suffisamment et dormi assez, nous avons maigri et perdu beaucoup de force.

- Je suis passée par là. J'ai connu comme vous des jours misérables!

La jeune fille écarquillait des yeux d'étonnement. ThuVan dit, d'un ton amer et ironique:

- Ils ont inventé tant de motifs nouveaux de délits pour enchaîner la liberté de l'homme. Alors, il ne faut pas s'étonner si on m'a jetée en prison.

La jeune fille, tout à coup, sourit:

- Dans mon camp il y avait une femme dans les quarante ans qui s'occupait exclusivement du ménage et de la propreté

à l'hôpital militaire. Quand les communistes occupèrent l'hôpital, les médecins, les infirmiers et le personnel de l'établissement, tous allèrent à la prison. Et chacun d'eux dut faire l'aveu de ses fautes. Ne sachant pas quelle faute elle devait déclarer, cette pauvre femme le demanda au directeur de la prison. Celui-ci dit qu'elle était gravement coupable parce que, l'hôpital, rendu propre par ses soins, donnait de la joie aux malades pendant leur hospitalisation. Grâce à cela ils guérissaient rapidement et revenaient plus tôt sur les champs de bataille combattre les soldats de l'oncle Ho.

ThuVan soupira, tandis que la jeune fille poursuivait:

- Oh! Ce n'est pas fini. Après avoir écrit sa déclaration, la femme excédée, sortit de des gonds: «Si j'avais su, dit-elle au directeur de la prison, qu'en faisant la propreté de l'hôpital je serais gravement coupable, j'aurais préféré prendre le fusil pour vous combattre».

Evidemment, après cette invective elle fut transférée dans un autre camp réservé aux prisonniers politiques qui s'opposaient au gouvernement. Cette femme, à cause de cette phrase, était devenue coupable de délit politique et serait condamnée.

- Ça c'est «la liberté et le bonheur» de ce gouvernement! Aujourd'hui notre peuple voit clairement comment est le «paradis de l'oncle Ho.»

Son récit terminé, la jeune fille s'empressa de saluer ThuVan et de s'en aller.

ThuVan courut vers le verger attenant à la maison et y vit tout de suite le tumulus sur le devant duquel était plantée une croix en bambou portant le nom de son père.

Elle s'affola et s'effondra à côté du tertre. Il semblait que son âme se faufilait jusqu'au centre de la terre pour se trouver

face à face avec son père. Elle lui murmurait qu'elle pensait constamment à lui en dépit de la séparation.

«Pardonne-moi, papa, de t'avoir désobéi. Je t'ai quitté, non seulement je n'ai pas pu trouver VanTruong, mais je ne pourrai plus te voir.

«O papa, Thy est encore en vie. Je ne veux pas le rencontrer. Je dois donc quitter Mytho. Mais, sois tranquille papa! Votre maison, je te promets de la garder pour y revenir un jour vivre près de toi.

«O papa! Aide-moi à retrouver VanTruong.

«O papa!...

Après s'être confiée à son père pendant un long moment et s'apercevant qu'il était midi passé, elle se releva et gagna la cuisine pour se préparer quelque chose à manger.

Elle alla ensuite dans la chambre de son père ouvrir le coffre-fort.

Monsieur Tran Van était un homme prévoyant. Devant la grave situation politique, il y a quelques mois, il avait retiré tout son argent de la banque en prévision de l'aggravation de la guerre et du blocage des comptes dans les banques. Grâce à cela il y avait beaucoup d'argent dans le coffre-fort.

En dehors du numéraire il y avait beaucoup d'or, de bijoux en diamant, en jade et autres pierres précieuses, entassés dans le coffre comme un trésor. Ces bijoux appartenaient à Madame Tran qui était la fille d'un propriétaire foncier extrêmement riche. Ses parents les lui avaient donnés en héritage. Après sa mort, Monsieur Tran les avait offerts à ThuVan.

Ayant constaté qu'il y avait beaucoup d'argent liquide, ThuVan n'était plus préoccupée par les dépenses

qu'entraînerait la construction du tombeau de son père. Elle referma le coffre-fort, ferma toutes les portes de la maison. Puis elle prit un taxi pour aller à la gare routière afin de régler sa dette de l'autre jour. Elle se rendit ensuite chez le concierge et lui demanda de trouver rapidement deux ouvriers pour construire le tombeau.

Enfin, elle s'arrêta au marché, acheta un peu de viande, quelques poissons, des légumes, de la salade, des fruits. Quand elle rentra chez elle, il faisait déjà nuit.

Ce soir-là, après le repas, elle mit tout son or, ses bijoux dans un sac en cuir qu'elle porta cahin-caha dans le jardin.

Derrière sa maison il y avait un bout de terrain assez vaste qui s'étendait jusqu'à une branche du Mékong, le fleuve postérieur.

Autrefois Monsieur Tran Van se servait de ce terrain pour l'élevage de la volaille. Depuis la mort de sa femme, accablé de peine, il avait abandonné l'élevage et le laissait en friche. Aussi était-il envahi par la broussaille haute et touffue comme celle d'une plaine abandonnée.

Entre les herbes s'élevaient plusieurs manguiers très hauts, plantés depuis plus de vingt ans, dont les troncs étaient énormes et les branchages, les feuillages étaient si touffus qu'ils cachaient le cours d'eau.

ThuVan pensa que dans ce jardin personne ne guettait et qu'elle pourrait en toute sécurité enterrer son trésor.

Avec la pioche, elle creusa un trou près du manguiers le plus proche de la berge du fleuve. Heureusement que la pleine lune l'aida toute la nuit de sa clarté.

Elle avait creusé un trou assez profond. Prudemment elle plaça d'abord une grande jarre en grès dans l'excavation, puis mit dans la jarre son sac d'or et de bijoux.

Soigneusement elle referma la jarre, et remit la terre et l'herbe à leur place comme avant.

Il était quatre heures du matin lorsqu'elle rentra à la maison. Après s'être baignée, elle se laissa tomber sur le lit et dormit comme une souche.

Réveillée en sursaut, ce matin-là, par une sonnerie stridente, ThuVan se dressa, comme un ressort, s'habilla prestement, dégringola l'escalier. Elle croyait que c'étaient des ouvriers venus pour construire le tombeau.

Effectivement quand elle arriva à la porte d'entrée, elle vit le concierge avec deux maçons, un tricycle contenant du sable, du ciment, la pierre tombale etc....

ThuVan les conduisit vers le côté droit de la maison. Là, où se trouvait le tumulus de son père.

Le concierge, après avoir aidé les deux ouvriers à transporter leurs matériaux dans le jardin, prit le congé de ThuVan. Elle l'invita à entrer dans la maison mais il ne l'accepta pas.

- Je dois me préparer à remettre mon logement à l'école au nouveau concierge, dit-il. Parce que j'ai refusé la fonction de proviseur l'autre jour et que je n'ai pas accusé Monsieur le proviseur, votre père, on me chasse. Demain l'homme du Gouvernement viendra y habiter et exercer la fonction de proviseur de l'école. C'est un homme que je connais.

- Qui est-ce?

- Oh, c'est le vieux balayeur du marché de Mytho. Il a acquis du mérite auprès du gouvernement révolutionnaire qui lui a accordé cette dignité.

ThuVan ne put se retenir de rire. Et tout en riant elle demanda:

- Un balayeur des rues promu proviseur de l'école! Alors, de quel rang seront les professeurs?

Après s'être posée cette question, elle se rappela soudain que la plupart des cadres communistes étaient des ignares. Le balayeur du marché de l'ancien régime savait au moins lire et écrire. Par conséquent, comparé aux autres, il était quand même plus instruit.

Le concierge, tout à coup, soupira:

- Ce monsieur était un espion communiste, personne ne le savait. L'année dernière, c'est lui qui a déposé les explosifs au marché. Et les dizaines de morts étaient son œuvre. C'est pour cela que le gouvernement révolutionnaire le récompense en le nommant proviseur de lycée.

En écoutant le récit du concierge, ThuVan attrapa un fou rire. Puis se rappelant que sa mère était morte dans cet attentat au marché, elle s'émut jusqu'aux larmes.

À ce moment-là le service de sécurité et la police avaient bien mené une enquête qui s'était soldée par un échec. C'était donc ce vieux balayeur squelettique qui était l'auteur de cet attentat!

Aujourd'hui le gouvernement communiste l'utilisait comme proviseur de lycée, non parce qu'il avait l'intelligence du lettré mais parce qu'il avait le talent de l'assassin!

Et ThuVan de recommencer à rire et d'entraîner le concierge à rire avec elle.

Il est fort possible qu'on puisse facilement rire et facilement pleurer de cette société. Toutefois rire dans ce cas ne signifiait pas qu'on fût heureux. On riait parce qu'on souffrait. On souffrait sans pouvoir se soulager. Ces rires étaient précisément des rires de douleur, de persiflage.

Un poète a dit:

«Rire, c'est pleurer sans larmes »

«Quand l'homme, dans les grandes souffrances, n'arrive plus à pleurer, il arbore ce sourire».

Et quand ThuVan cessa de rire, son visage reprit son air flétri, triste.

- Entrez, dit-elle au concierge. J'ai un peu d'argent à vous offrir.

- Je vous remercie. Votre père a aidé ma famille pendant vingt ans. Je lui dois une très lourde dette. Je n'ose pas abuser de votre bonté. D'autant plus que personne ne peut partager avec vous le malheur qui vous accable en ce moment. J'en suis vraiment navré.

ThuVan, soudain, se fit grave:

- Je veux vous offrir un peu d'argent. Venez avec moi.

N'osant plus protester, le concierge la suivit. Elle lui demanda:

- Où comptez-vous aller?

- Très sincèrement je ne sais pas. J'ai un frère qui est agriculteur au village de Huong-Thanh. Il est possible que je lui demande de nous héberger. J'ai entendu dire que le gouvernement permet aux agriculteurs de cultiver librement tout ce qu'ils veulent, tant qu'ils veulent et cela sans payer d'impôts fonciers. Je pense que, par le temps qui court, en

ville, il est très difficile de trouver du travail. En cultivant les rizières, je pourrai vivre à la rigueur.

ThuVan réfléchissait:

«- Dans ce régime, il n'y a que cette classe sociale qui soit favorisée. Elle constitue la grande majorité de la population. Ainsi le gouvernement aura le soutien du peuple. C'est bien! Si le gouvernement peut apporter l'aisance et l'abondance aux agriculteurs, ce sera une excellente chose dont il faut se réjouir».

Elle dit au concierge:

- Vous avez raison! Vous faites bien de retourner au village et de travailler la terre. Vous y serez beaucoup plus heureux qu'en ville. En tant que concierge au lycée, combien touchiez-vous par mois?

- Avec les allocations familiales et mon traitement, ça faisait dans les dix mille piastres.

Elle ouvrit son porte-monnaie, prit trente mille piastres et les lui donna:

- Voilà, je vous offre trois mois de solde pour subsister pendant que votre culture ne rapporte pas encore de revenu.

Le concierge, prenant l'argent, était si ému.

- Merci de votre bonté, Madame! Je... je...

- Allez, rentrez chez vous maintenant et prenez soin de vos affaires, lui recommanda ThuVan avec un sourire.

Le concierge la salua et se retira, l'air très impressionné.

Après avoir bien fermé les portes de la maison, ThuVan commença à s'occuper de ses propres affaires.

Elle réunit tous les objets de valeur exposés et les mit dans une cachette de la cave que referma soigneusement.

Vers 16 heures, les ouvriers avaient achevé l'édification du tombeau.

Après les avoir réglé et les avoir accompagnés jusqu'à la porte d'entrée, elle commença à remuer la terre et à planter des fleurs devant le tombeau de son père. Il lui suffisait de transplanter celles de son jardin.

Pendant un très long moment elle pria devant le tombeau et quand elle rentra il faisait déjà nuit.

Ce soir-là elle fut très occupée. D'une part, elle mit ses vêtements et ceux de VanTruong dans la valise avec des objets souvenirs de ses parents tels que leurs photos, les deux nappes brodées par sa mère et une rame de papiers contenant les poèmes écrits par son père. D'autre part, elle alla au coffre-fort chercher tout son argent liquide avec les papiers importants et les mit au fond d'une vieille corbeille en bambou. Elle le recouvrit d'une feuille de nylon, puis avec la boue dans le jardin elle calfata le fond. Ensuite, elle remplit la corbeille avec quelques provisions très bon-marché comme des patates, une salade, etc.... Tout étant prêt pour le voyage, elle alla se coucher tôt.

Le lendemain, se réveillant vers huit heures, elle s'habilla, se maquilla sommairement, descendit à la cuisine se préparer un petit déjeuner.

Elle prévoyait qu'après cela elle irait rendre visite à quelques voisins et leur confierait sa maison.

Pendant qu'elle prenait son petit déjeuner, elle entendit des pas dans la cour et l'accent étranger du Nord. À la fois intriguée et effrayée, elle courut vite au salon prendre sa valise et sa corbeille. Elle avait l'intention de les cacher dans la chambre de son père. Elle ne se doutait pas qu'avant qu'elle pût faire un geste, d'un coup de pied, les intrus avaient fait

éclater la porte. Trois soldats communistes armés de fusils, avec un lieutenant-colonel d'une quarantaine d'années, firent irruption dans la maison suivis d'une femme, la quarantaine passée.

Pendant que ThuVan, ahurie, ne comprenait pas ce qu'ils voulaient, la femme, roulant des yeux grands ouverts, demanda:

- Qui es-tu? Qu'est-ce que tu fais dans cette maison?

Tout à coup la voyant porter la valise et la corbeille de provisions elle s'élança pour les lui arracher en vociférant:

- Espèce de voleuse! Où comptes-tu transférer mes biens?

À l'entendre parler ainsi, ThuVan ne pouvait que s'étonner de plus en plus.

Comment? Elle était chez elle, dans sa maison. Soudain un groupe d'inconnus, venant d'on ne sait où, l'accusaient faussement de voler leurs biens.

Quiconque se trouve dans sa situation deviendrait probablement fou! Mais ThuVan, ayant un peu l'expérience du comportement arrogant des communistes ne s'affola pas. Elle les regarda droit dans les yeux, la bouche muette.

Le lieutenant-colonel, levant le menton demanda:

- Qui vous a autorisée à entrer dans cette maison?

Son ton n'était pas, à vrai dire, méchant. Il était, peut-être, la première personne qui parlât aux femmes sans les tutoyer impoliment.

Ayant repris son calme, ThuVan répondit doucement:

- C'est la maison de mes parents. Tout ce qui est dans cette maison m'appartient. Je n'ai volé personne!

- Vous vous trompez, Madame! Cette maison est devenue propriété du parti et du gouvernement. Son propriétaire, étant coupable envers le peuple, est déchu de ses droits de citoyenneté. Ses biens, ses propriétés ont été confisquées. Présentement j'en suis le propriétaire.

À ces paroles, ThuVan se sentit défaillir. Heureusement se trouvant à proximité d'une table, sa main s'y appuya et l'empêcha de tomber.

La femme, ayant constaté que la corbeille ne contenait que des provisions banales et bon marché, la rejetait. Elle s'évertuait à ouvrir la valise fermée à clef, mais n'y parvenait pas. Alors, devenue furieuse, elle la gifla en hurlant:

- Qu'est-ce que tu caches là-dedans? Ouvre-la tout de suite! Sinon je vais te mettre en pièces!

Le corps grossier et vil, les mains et les pieds lourdauds comme ceux d'un homme, le visage noir et laid, elle serrait les dents.

À côté d'une femme belle comme ThuVan, elle paraissait laide à décourager la pitié.

Le lieutenant-colonel, depuis qu'il avait rencontré ThuVan, semblait attiré par sa beauté. Bien qu'il eût l'habitude de se montrer violent envers les compatriotes du Sud, son âme s'émut devant une femme belle, douée d'une voix douce et harmonieuse comme elle.

C'est pour cela que depuis qu'il était arrivé, il n'avait pas encore donné d'ordre à ses gardes et ne s'était pas montré cruel envers elle.

Voyant sa femme agir avec violence, il attrapa sa main et la tira à l'écart:

- Camarade femme! Ne la battez pas! Laissez-moi lui demander d'ouvrir la valise.

Se tournant ensuite vers ThuVan, il lui ordonna:

- Ouvrez la valise!

ThuVan ne s'y opposa pas. Tirant une clef de la poche de son pantalon, elle ouvrit la valise.

Le lieutenant-colonel communiste, après avoir contrôlé la valise, s'adressa à ThuVan:

- Bon! Ça va! Vous pouvez la reprendre et partir.

Effrayée de voir ThuVan partir avec ses bagages, la femme attrapa la valise et dit à son mari:

- Ces vêtements sont à moi, camarade mari! Vous n'avez pas le droit de faire cadeaux aux Nguy des avoirs du parti. Je proteste contre l'attitude pusillanime du camarade!

Tout en parlant, elle prenait une des robes dans la valise et la passait sur elle. Evidemment avec sa taille grossière, gigantesque, elle ne pouvait pas porter les vêtements de ThuVan.

Le lieutenant-colonel communiste, bouleversé par la beauté de ThuVan, s'amollissait et n'avait pas le cœur de trop montrer sa cupidité:

- Camarade femme! Ces vêtements ne vous vont pas. Je les laisse à cette dame. Dans la maison il y a encore tellement de choses.

Regrettant de devoir rendre la robe, la femme ne voulait pas encore la lâcher. Elle dit à son mari:

- Ces soieries-là, je ne les ai jamais touchées. À présent il n'y a pas de raison que je les laisse aux Nguy. Si ces robes ne me vont pas, je les remettrai à ma taille.

- Si elles sont larges, oui, camarade! Vous pourrez les rétrécir. Mais ici, les mesures sont bien plus petites que les vôtres. Comment, camarade femme, pourrez-vous les adapter? Allez! Assez! Ne me contredites pas! Donnez-les en cadeaux à cette dame et laissez-la partir. Nous allons inspecter cette maison. Je suis certain qu'il y a beaucoup de choses qui vous plairont.

Sans attendre l'accord de sa femme, le mari arrachant la robe qu'elle tenait à la main, la jeta dans la valise, la referma et la remit à ThuVan.

Devant l'attitude de la femme communiste, ThuVan la méprisait plus qu'elle ne la haïssait. Sincèrement elle était si désespérée que plus rien ne la touchait.

Ayant tout perdu: sa patrie, sa mère, son père, son fils, sa maison, ses biens... Alors, perdre encore une valise de vêtements, cela ne comptait plus.

C'est pourquoi quand le lieutenant-colonel lui remit sa valise, elle la reprit sans éprouver aucune joie. Avec froideur elle se dirigea lentement vers la porte...

L'officier la suivait furtivement du regard. Présentement, pour lui, cette maison avec tout ce qu'elle contenait, n'était pas aussi précieuse que cette gracieuse femme-là. Aussi son regard était-il un regard de regret.

Il aurait voulu la rejoindre pour l'inviter à rester. Seulement, comme à ses côtés il y avait sa femme, il n'osait pas le faire. Soudain il aperçut sa corbeille à provisions. Trouvant là un prétexte pour se rapprocher d'elle, il prit la corbeille, et franchissant la porte, dit:

- Je dois remettre cette horrible corbeille à cette dame. C'est dégoûtant de la laisser ici.

Puis à haute voix:

- Madame! Madame! Votre corbeille! Attendez-moi!

Ayant deviné l'arrière-pensée de son mari, et prise d'un accès de jalouse, la femme courut lui reprendre la corbeille en disant d'un ton hargneux:

- Camarade mari! Si vous voulez remettre la corbeille à cette dame, donnez-la à moi! Je la lui apporterai moi-même.

Le mari ne la donna pas à sa femme, mais la confia à un soldat:

- Cours vite la remettre à la dame.

Le soldat courut. Irrité, la femme courut après lui. Le lieutenant-colonel entra dans la maison, l'air agacé.

Apercevant à l'improviste ses deux autres soldats en train de toucher aux objets dans la chambre, il déversa son dépit sur eux:

- Qu'est-ce que vous foutez-là? Allez dehors! Contrôlez tout! Si vous trouvez quelque chose d'intéressant, venez me faire votre rapport.

- À vos ordres, camarade!

Les soldats pâtis, il resta seul dans le salon, regardant partout à la fois...

De sa vie, il n'avait osé imaginer qu'un jour il pourrait vivre dans une grande et luxueuse villa comme celle-ci. C'est pourquoi il avait l'impression qu'il était en train de rêver et que, dans ce rêve il voyait une fée.

Domage que la fée fût partie.

Sa femme, un cadre du parti, avait beaucoup d'exploits à son actif. L'oncle Ho les avait unis dans le mariage. À Hanoi,

il était très fier d'elle en raison de son courage et de son tempérament sanguinaire.

Mais depuis trois semaines, son âme était captivée par les femmes du Sud, jolies, douces et harmonieuses... en particulier la fée de tantôt. Cela l'empêchait de jouir du bonheur qu'on éprouve d'ordinaire à s'emparer de richesses.

Il poussa un long soupir et imagina que s'il devait vivre perpétuellement avec sa femme, même dans un palais royal, il serait complètement désespéré!

Le rêve du lieutenant-colonel communiste en ce moment n'était pas de vivre dans le paradis de l'oncle Ho, mais de pouvoir vivre avec une épouse belle comme la propriétaire de cette villa.

Fermant les yeux, il se parlait à voix basse:

- O ciel! Une femme si belle! Si je pouvais l'avoir dans mes bras pour une nuit, je mourrais le lendemain sans regret!

Soudain une idée jaillit dans sa tête:

«Mais pourquoi n'éliminerai-je pas ma femme? Elle est une cadre du service secret et elle est aussi la personne de confiance du camarade président. Je suis son mari, mais j'ai perpétuellement peur d'elle. Il faudrait me débarrasser de ma femme au plus vite et je retrouverai la fée de tout à l'heure, sinon, j'en trouverai une autre...»

Pendant que le lieutenant-colonel cherchait un moyen de se débarrasser de sa femme, ThuVan atteignit la grande route. Le soldat lui avait remis sa corbeille de provisions.

Bien qu'elle se rappelât qu'il y avait dans cette corbeille beaucoup d'argent, elle n'en éprouvait aucune joie. Car son âme souffrait au plus haut point.

À peine avait-elle fait quelques pas dans la rue qu'elle fut rejointe par la femme qui lui arracha la valise:

- Donne-la-moi! Tes vêtements ne me vont pas, je te les donne. Mais je ne te donne pas la valise!

Aussitôt dit, elle l'ouvrit, vida tout son contenu sur la chaussée et entra dans la maison avec la valise vide.

Les affaires se répandaient pêle-mêle partout... Le cahier de poèmes de son père comportait de nombreuses feuilles volantes. Prises dans le vent, elles s'envolaient dans tous les sens.

De peur de perdre le précieux souvenir de son père, ThuVan se mit à leur poursuite.

Pendant qu'elle était occupée ailleurs le soldat fouillait dans le tas des vêtements. Voyant que les pantalons et les chemises de VanTruong paraissaient lui aller, prestement il les ramassa et s'en alla. Après quelques pas, il revint pour prendre un soutien-gorge et disparut dans le jardin.

De loin, ThuVan voyait vaguement que le soldat était parti avec un paquet de vêtements mais ne savait pas ce qu'il avait pris. D'ailleurs, pour elle, les poèmes étaient plus précieux que les vêtements, elle n'accorda aucune attention à l'attitude du soldat.

Du fond de son cœur elle pensait:

«Je n'ai pas réagi quand ses supérieurs me volaient la maison, pillaient mes biens; pourquoi réagirai-je pour quelques vêtements?».

Revenant avec ses poèmes et devant ses affaires en désordre par terre, elle se demanda comment faire.

Soudain, apercevant les photos de ses parents, ses larmes coulèrent... Tout à l'heure, quand les communistes

accaparaient sa maison, agissaient avec violence, elle n'avait pas versé une larme. Alors, maintenant, à la vue de ces photos, elle déplorait son sort et pleurait.

À l'improviste, deux soldats arrivèrent en courant de la maison et ensemble demandèrent:

- Madame, donnez à chacun de nous un filtre à café.

Le voyant, ThuVan séchant ses larmes avec sa main, répondait en secouant la tête:

- Je n'en ai pas.

Voyant qu'elle refusait de les leur donner, ils se précipitèrent, s'emparèrent chacun d'un soutien-gorge et repartirent tout de suite.

Pendant qu'elle s'en étonnait et ne savait pas ce qu'ils allaient faire, elle les entendait discuter de loin:

-Ce filtre à deux côtés. Nous le coupons en deux. Nous nous servons de l'un et nous garderons l'autre en réserve.

Cette conversation fit rire ThuVan, bien que ses yeux fussent toujours larmoyants.

Ainsi, ces soldats prenaient le soutien-gorge pour des filtres à café!¹ Peut-être, l'autre s'étant vanté d'en avoir, ses deux amis venaient en demander à ThuVan.

- Pourquoi sont-ils si ignorants?

Elle se rappelait que les trois soldats étaient tout jeune, de l'âge de VanTruong. Probablement ils étaient nés et avaient grandi dans les forêts et n'avaient jamais eu de contact avec le

¹ Les communistes d'Hanoi en arrivant dans le Sud étaient ahuris, tout leur était inconnu; depuis les articles d'alimentation jusqu'aux objets usuels tels que vêtements, machine etc....

monde extérieur. Dans ces conditions, comment pouvaient-ils connaître la vie de la société civilisée?

À ce point de sa réflexion, ThuVan éprouva une grande pitié pour eux. Ils avaient sacrifié leur vie pour les dirigeants d'Hanoi. Aujourd'hui, ils avaient accaparé le Sud et seuls les dirigeants jouissaient de tout. Tandis que la vie d'un soldat communiste reste aussi malheureuse que l'existence d'un animal.

Pendant qu'elle se perdait en divagations, elle arrangea ses affaires et en fit en deux paquets avec les nappes de sa mère.

Elle s'apprêtait à partir lorsqu'arriva de loin un cadre militaire communiste en piteux état, l'air très affligé. Ses manières étaient différentes de celles des autres que ThuVan était habituée à voir depuis la chute de Saïgon. Ceux-là avaient toujours une mine réjouie, débordante de joie et affichaient l'orgueil des vainqueurs.

Un tantinet curieuse, ThuVan discrètement le regarda. C'était un homme grand, maigre. Son visage était jaune, pâle comme celui d'un paludéen. Cependant il était de l'espèce des hommes beaux. Il portait des galons de sous-lieutenant avec une arme à la ceinture. Son uniforme était de couleur d'herbe fanée, usé.

Quand il s'approcha, ThuVan, soudain, sembla le reconnaître. D'une quarantaine d'années environ il avait des yeux infiniment mélancoliques. Il marchait d'un pas chancelant et resta un long moment devant la porte d'entrée de la villa sans remarquer la présence de ThuVan.

Pendant qu'elle cherchait dans sa mémoire où elle l'avait vu, il sonna. Puis se retournant vers la rue, il aperçut ThuVan

portant les deux paquets et la corbeille. Il écarquillait les yeux d'étonnement, la bouche bée, l'air stupéfait.

Et ThuVan soudain défaillit. Toutes ses affaires lui échappèrent des mains, alors qu'il l'appelait:

- ThuVan! Ma chérie!

Il n'était autre que Thy, l'homme dont elle était amoureuse folle il y a dix-neuf ans. C'était le mari qui, rêvant d'être un héros, avait abandonné sa femme.

Instantanément ThuVan se rappelait la phrase dans la lettre de sa belle-mère: «C'était lui-même qui conduisait le groupe de soldats pour m'arrêter. Je te conseille de ne pas le laisser te rencontrer. Il fera ton malheur». Elle voulait se sauver. Cependant c'était étrange, ses jambes semblaient clouées au sol. Peu à peu elle s'affala.

Il s'avança, la souleva et doucement lui demanda:

- Chérie! Me reconnais-tu?

Levant les yeux, ThuVan le regarda un instant et subitement pouffant de rire, d'un rire plein d'amertume, elle dit:

- Alors, c'est le héros qui rentre au bercail?

Elle continuait de rire, rire comme une folle.

L'air malheureux, Thy n'osait pas regarder sa femme. ThuVan lui demanda:

- Te souviens-tu de la lettre que tu m'as écrite le jour où tu es parti? N'avais-tu pas promis que le jour où tu reviendrais ici ce serait le paradis? Et à l'heure actuelle sais-tu quel paradis tu as apporté à ma famille et à la tienne?

- Je t'en supplie, dit-il, les larmes aux yeux. Rentre avec moi dans la maison. Je voudrais t'avouer mes fautes et après je serai prêt à mourir pour les expier.

Cette confession fit rire plus fort ThuVan, mais à la fin son rire ressembla à un sanglot.

Prenant les épaules de sa femme, Thy la conduisit vers la maison.

- Chérie! Rentrons pour que je te fasse mes aveux et je me tuerai devant toi.

ThuVan se dégagea des mains de Thy:

- Je n'ai plus de maison! N'as-tu pas vu que tes camarades se sont emparés de ma maison et ont jeté mes affaires dans la rue?

Thy pâlisait:

- Qu'est-ce que tu dis? Ils t'ont volé la maison? Alors, où sont papa et maman?

Levant les yeux de la haine, ThuVan le regarda et cria:

- Tu as tué ma mère, tu as assassiné mon père, tu as tué mon fils, tu as tué ton propre frère et tu as aussi tué ta mère. Pire encore, tu as amené ici des brigands pour tuer nos compatriotes, accaparer des maisons et piller les biens... Ton paradis, vous l'avez édifié avec des cadavres, vous l'avez embelli avec du sang! Je suis effrayée par ton paradis! Je ne veux plus te voir!

Tout en parlant, elle prenait ses deux ballots de vêtement, sa corbeille et s'en allait.

Thy la retint et lui dit d'un ton suppliant:

- Chérie! Ne t'en vas pas! Attends que j'aie leur dire quelques mots. Je ne les laisserai pas prendre ta maison. Attends-moi, chérie! Attends-moi! Ne t'en vas pas!

Aussitôt il sortit son arme et courut vers la maison.

ThuVan restait immobile et le suivait du regard. Puis sans comprendre pourquoi, petit à petit, elle s'avavançait...

Après avoir parcouru quelque dix mètres, brusquement elle entendit une détonation. Elle s'arrêta net pour écouter... Puis soudainement, deux nouvelles détonations suivirent...

Retournant la tête, elle regarda:

De la villa un homme chancelant sortit en courant, la poitrine maculée de sang. Il s'efforçait de courir vers ThuVan. Mais, à bout de force, il s'écroula à quelques mètres d'elle.

Cet homme était Thy!

Restant à sa place, ThuVan regarda son mari, le visage crispé de douleur mais froid, indifférent.

Il s'efforçait de lever sa tête pour regarder sa femme et pour la supplier de lui pardonner. À travers un souffle il dit:

- Je suis coupable... gravement coupable. Je me suis trompé... aveugle... Chérie...

Sa tête retomba. Ses forces l'abandonnaient. Sa respiration le quittait.

ThuVan était de glace. Toute immobile, elle regarda son mari avec des yeux froids. Un moment après, Thy remua la tête comme s'il voulait lever son visage et regarder sa femme une dernière fois, mais il n'en eut plus la force.

Lâchant tous ses bagages, ThuVan vint s'asseoir près de lui et lui relevait la tête. Du sang filait de sa bouche. Remuant à peine ses lèvres:

- Pardonne... moi... je... n'avais pas l'intention de tuer... mon fils... je ne savais pas qu'il... était Van...

Thy mourut dans les bras de sa femme, les yeux largement ouverts. Son âme ne pourra dissoudre sa haine.

Pendant dix-neuf ans il avait été leurré par Ho-Chi-Minh et le parti communiste, il avait sacrifié sa vie pour que, finalement, toute sa famille et lui-même mourussent à cause d'eux!

Pendant dix-neuf ans il était parti édifier le paradis pour que, à la fin, tous les biens de sa propre famille et ceux de la famille de sa femme fussent pillés par ses condisciples.

Thy était mort. Cependant dans la minute avant sa mort, il n'avait pas trouvé la paix.

La cause en était que ce jour-là, dans sa bagarre avec le capitaine Vem, il lui avait saisi la main tenant l'arme, et l'avait dirigée sur son cœur. Le coup partit. Les soldats, au bruit de la détonation, accoururent et virent leurs supérieurs étendus par terre. Affolés, ils appelèrent au secours la police de la ville. Cette affaire avait conduit Thy en prison.

Heureusement, lors de l'examen du corps de Vem, ses supérieurs avaient découvert la lettre de Le Thanh. Sachant à présent que le général Le Thanh était bien mort, les hauts gradés communistes en furent si contents qu'ils classèrent l'affaire Vem. Thy fut libéré après deux semaines d'emprisonnement.

Deux semaines durant, en prison, il s'était repenti des fautes qu'il avait commises, en particulier envers sa mère et sa femme.

À la sortie de prison, il alla retrouver sa mère et apprit qu'elle s'était suicidée.

Malheureux comme les pierres, il avait trouvé la maison occupée par un officier plus gradé que lui. Sachant qu'il lui serait impossible de la récupérer, il erra, en proie au découragement.

Finalement il décida d'aller voir sa femme et de lui demander pardon. Ensuite il se suiciderait devant elle.

Il ne se doutait pas que tout ne se passerait pas comme prévu.

Il était mort, certes! Toutefois il ne s'était pas suicidé pour expier ses péchés. Il avait été tué par un de ses condisciples. Il était mort avec sa haine au cœur, sans pouvoir fermer les yeux!

ThuVan ferma les yeux à son mari:

- Je voudrais te pardonner, dit-elle, de m'avoir rendue malheureuse toute ma vie. Mais ta faute envers la patrie et la famille est si grave qu'il est impossible de te pardonner.

Dès qu'elle eût fini de parler, elle lâcha Thy. Puis se relevant, elle prit ses bagages et s'en alla, une fois de plus de ses pas sur le même chemin, et peut-être pour la dernière fois.

* *

Durant le voyage de Mytho à Saigon, ThuVan ne se rappelait point à quoi elle avait pensé et ce qu'elle avait fait. C'est seulement quand elle demanda au chauffeur de taxi de la conduire au carrefour DuyTan, PhanThanhGian, qu'elle redevint soucieuse.

Dans sa vie trop de malheurs s'étaient accumulés. Elle redoutait d'en avoir d'autres encore.

Après avoir réglé sa course et s'être approchée de la porte d'entrée, elle constata que toutes les fenêtres de sa maison étaient ouvertes, preuve qu'elle était habitée.

Ses jambes s'affaissèrent, son corps se glaça, d'épouvante son cœur fut sur le point de s'arrêter de battre...

Elle voulait s'écrier:

«- Est-il possible que cette maison soit encore occupée par quelqu'un?».

Elle se souvenait qu'avant de regagner Mytho, elle avait fermé la porte et confié la clef à sa voisine. Se pouvait-il que les communistes eussent forcé la voisine à leur remettre sa maison ?

Pendant qu'elle hésitait, une jeune fille soudainement sortit de la maison en courant et joyeusement appela:

- O, c'est toi? Tu es de retour! Mais que diable fais-tu là?

Elle s'exclamait de la sorte parce qu'elle apercevait ThuVan assise à même la terre. Ses vêtements, ses affaires s'éparpillaient partout.

ThuVan, l'instant de frayeur passé, dit à la jeune fille avec des larmes de joie:

- Alors, c'est toi qui habites ici? J'avais peur qu'il s'agisse d'un inconnu! Tu vis toute seule ou...

Avant qu'elle eût achevé sa phrase, deux autres personnes accouraient de la maison. L'une d'elle, se précipitant, l'enveloppa de ses bras:

- Ma chère! Comme je suis contente de te revoir.

C'était LanMai, sa compagne de travail et aussi son unique amie.

Elles s'enlacèrent dans des effusions d'émotion et de joie.

Elles s'étaient quittées il y a à peine un mois, elles avaient l'impression qu'elles ne s'étaient pas rencontrées depuis des lustres.

LanMai conduisit son amie à la maison pendant que les deux jeunes filles ramassaient tout ce que ThuVan avait laissé tomber.

ThuVan raconta à son amie:

- Tout à l'heure, en arrivant à la porte d'entrée, j'ai vu les fenêtres de la maison ouvertes, je pensais que les communistes avaient occupé ma maison. Trop effrayée, j'ai failli m'évanouir. Heureusement My, m'ayant vue, a accouru. Rassurée par sa présence j'ai repris mes sens. Tu viens passer un moment ici et la voisine t'a donné la clef, n'est-ce pas?

Subitement les larmes de LanMai se mirent à couler. Elle entraîna ThuVan au salon et les deux s'assirent sur le canapé.

- Je t'expliquerai, dit-elle, la raison pour laquelle nous sommes ici. Je suis vraiment heureuse de te revoir. Comment va ton père? Comment va VanTruong? Ils se portent bien, je pense?

ThuVan baissa la tête, silencieuse.

LanMai pensa qu'il s'étaient passé des choses très graves. Alors, inquiète, elle demanda précipitamment:

- Comment va VanTruong, ma chérie? Ton père... va bien?

D'une voix étranglée par l'émotion ThuVan répondit:

- Décédé! Je n'ai plus personne, ma chérie! J'ai tout perdu!

Trop ému, LanMai restait inerte, puis elle demanda:

- Pourquoi? Mais pourquoi?

- Mon histoire est très longue. Je te la raconterai plus tard. Maintenant, dis-moi bien, si tu as rencontré des ennuis? Pour quelle raison toi et tes filles êtes-vous venues ici?

- Eh bien, mon mari été arrêté! Quelques jours après la chute de Saigon, mielleusement, par la voie de la radio, ils ont invité les officiers et les fonctionnaires à se présenter à leur bureau et à reprendre le travail comme avant, chacun gardant sa fonction. Dau, mon mari, estimant qu'il était un agent de police âgé et n'ayant commis aucun délit, se présenta. Il ne se doutait pas qu'à peine arrivé au bureau, on l'arrêterait et qu'on le transporterait en prison secrète. Le jour suivant, pendant que moi et les deux filles, nous attendions de ses nouvelles, un officier, accompagné de deux soldats, venait nous chasser. Ils ne nous ont pas laissés le temps de prendre des vêtements ou de l'argent. Ils nous ont poussées dans la rue. Ensuite, la femme et les enfants de l'officier sont venus s'installer à notre place.

S'arrêtant un moment pour maîtriser son émotion, LanMai poursuivit:

- Nous nous assîmes sur le trottoir sans savoir où aller. Je n'ai pas de famille à Saigon, mon mari non plus. Soudain je me suis souvenue de toi et à pied nous sommes venues ici. En arrivant, je me rappelais que toi et VanTruong étiez retournés à Mytho. Oh, tu sais, j'étais si troublée, désespérée!

Heureusement ta voisine, nous ayant vues, accourut et instruite de notre désastreuse situation me donna la clef et nous dit:

«- Eh bien, par la même occasion, vous garderez la maison pour votre amie. Car si elle n'est pas habitée, la maison sera confisquée par le gouvernement».

Je suis vraiment gênée de nous être introduit chez toi sans ta permission. Cependant la situation où nous nous trouvons ne nous permettait pas de faire autrement. Je te demande de bien vouloir m'excuser.

ThuVan secoua la tête:

- Au contraire, je dois te remercier. Parce que sans toi, j'aurais perdu cette maison. Je suis maintenant toute seule, j'ai grandement besoin de toi et de tes filles. Dorénavant, nous nous protégerons mutuellement. Car ne sachant pas exactement si VanTruong est encore en vie ou non, je dois continuer de vivre pour le chercher. Sans cette raison, je me serais déjà suicidée quand j'ai appris que mon père avait été condamné à mort par leur barbare tribunal.

S'arrêtant un moment pour maîtriser son émotion, ThuVan raconta aussi à son amie qu'elle avait été emprisonnée à cause de son voyage à Cantho et qu'à sa sortie de prison elle avait appris la mort de son père, puis celle de sa belle-mère. Elle relata également l'occupation de sa villa à Mytho et enfin sa rencontre avec Thy. Pendant plus de deux heures elle rapporta à son amie tous ses malheurs et vida ainsi tout ce qu'elle avait sur le cœur.

Les yeux en larmes, LanMai écoutait son amie. Puis elle dit:

- Je croyais que nous trois sommes les seules malchanceuses. Après m'être renseignée j'ai compris qu'il n'y a pas de famille qui n'ait rencontré de malheurs. Et c'est peut-être toi qui en as eu le plus et les plus pénibles!

- Est-ce que tu as travaillé aujourd'hui? demanda ThuVan. Est-ce que le cabinet de Maître Vo Lang est encore ouvert?

À cette question LanMai pleura de plus belle et raconta:

- Ma chérie! Une semaine après la chute de Saigon, le gouvernement communiste a confisqué toutes les entreprises, tous les cabinets et études privés. Alors, tous les biens de Maître Vo Lang ont été saisis par l'administration. Cette nuit-là, trop opprimés par la tristesse et la colère, lui et sa famille ont pris un poison extrêmement violent qui les a tués instantanément.

- O ciel! cria ThuVan épouvantée.

LanMai, enveloppant son amie de ses bras, poursuivit:

- Ma chérie, aujourd'hui chaque famille a rencontré des malheurs!

Se rappelant la figure aimable de son patron mort de si déplorable façon, ThuVan sentit la haine l'envahir:

LanMai soupira:

- Ils s'emparent des maisons, ils pillent les biens, ne donnent pas de travail. Autrement dit, ils nous poussent à la mort.

ThuVan, tout à coup se rappelant sa corbeille dans laquelle il y avait son argent, elle dit:

- Actuellement j'ai encore de l'argent. Donc, sois tranquille de ce côté-là. Je vais rester quelques jours avec toi, puis je dois aller à la recherche de VanTruong.

- Le chercher où? Sais-tu où il se trouve?

ThuVan secoua la tête:

- Ma belle-mère avait appris, avant sa mort, que VanTruong avait quitté le poste de commandement, en compagnie des deux gardes du corps de Thanh. Si s'était exact, il serait revenu à la maison depuis longtemps. Et je pense que s'il n'est pas encore rentré c'est qu'il doit avoir été

arrêté par les communistes. Pour cette raison j'ai décidé de le chercher dans tous les camps de détention.

- Moi aussi! Je voudrais savoir où ils ont détenu Dau. Seulement voilà, les prisons communistes sont tenues secrètes. Comment les trouver?

- Avec les communistes, ce ne sera pas difficile quand on a de l'argent. Nous en avons; par conséquent nous irons nous renseigner à tous les postes de police. Voici ce que je propose: «Toi et moi, nous chercherons chacune de son côté à prendre des nouvelles de Dau et VanTruong dans tous les camps d'emprisonnement. Nous confierons la maison aux deux filles. Et de temps à autre nous reviendrons ici confronter les résultats de nos investigations».

- Ton idée est lumineuse, ma chérie! Mais voilà, en ce moment, je n'ai plus rien en dehors des quelques bijoux qui sont sur moi. Depuis que nous sommes venues ici j'ai vendu une bague pour nous vêtir et vivre.

Retirant l'argent de sa corbeille:

- J'ai là, dit ThuVan, beaucoup de l'argent liquide. Si j'en ai tant, c'est grâce à mon père qui avait retiré tout son argent de la banque et l'avait gardé dans son coffre-fort. Actuellement, à mon compte bancaire ici, il y en a encore de plus. J'ose croire qu'avec ce que nous avons, nous pourrons vivre quelques années, même si nous sommes en chômage.

LanMai secoua la tête:

- Tu nous héberges. Il n'y a pas de raison que je dépense encore ton argent. Non! Garde-le pour le dépenser au fur et à mesure. Il ne faut plus compter sur l'argent qui est sur ton compte. Car le gouvernement confisque également les avoirs des clients. Quant à moi, je vais vendre encore un autre bijou.

Avec cet argent je tiendrai un petit commerce comme moyen d'existence.

- Je te prie de ne pas vendre tes bijoux. J'ai actuellement beaucoup trop d'argent. Tu n'as qu'à le dépenser. Quand il n'y en aura plus, tu vendras tes bijoux.

LanMai était très sensible à la bonté de son amie. C'est à présent qu'elle trouvait que l'amitié est précieuse.

ThuVan se sentait en ce moment un peu consolée. Elle se rappelait les jours où, abandonnée, malheureuse, elle souffrait le martyre tant au point de vue moral que dans son corps. Aujourd'hui, entourée de l'affection d'une amie, elle avait le sentiment d'être soulagée de sa grande peine.

Devant l'impossibilité actuelle de mettre l'argent à la banque, LanMai suggéra de le laisser dans la corbeille qu'elle placerait dans la cuisine. Ainsi il pourrait échapper au contrôle des communistes. ThuVan approuvait l'idée de son amie.

Et pendant qu'elle prenait son bain, LanMai prépara le repas du soir, tandis que les deux filles rangeaient ses affaires dans l'armoire.

Après le dîner, ThuVan alla rendre visite aux voisins, la famille Tri. Monsieur Tri était un fonctionnaire à la retraite depuis cinq ans. Les Tri avaient trois garçons dont deux étaient officiers et le troisième fonctionnaire au ministère de l'agriculture. Leurs deux filles étaient institutrices à l'école primaire. Garçons et filles, tous étaient mariés et établis. C'est pour cela que depuis deux ans les Tri vivaient seuls.

Au coup de sonnette de ThuVan, une fille accourut l'accueillir et l'invita à entrer. Il y avait du monde dans la maison.

Les Tri la reçurent avec beaucoup d'affabilité et la prièrent de s'asseoir.

- À présent mes deux filles, mes trois belles-filles et une nichée de petits enfants viennent vivre avec nous, dit Madame Tri. Leurs maris sont en prison, leurs maisons et leurs biens sont confisqués. Ils reviennent ici les mains vides.

ThuVan écoutait et soupirait!

Elle narra son histoire à Madame Tri. Cette fois-ci elle ne versa pas de larmes. D'une part parce qu'elle avait trop pleuré. D'autre part parce qu'elle n'était pas la seule à avoir connu semblable tragédie.

Elle remarquait que les trois brus et les deux filles de Monsieur et Madame Tri étaient toutes jeunes. Leurs maris resteraient des années en prison, donc, elles seraient obligées de vivre comme si elles étaient veuves. C'était vraiment une pitié! Leur situation était presque identique à la sienne autrefois.

En pensant à ces jeunes femmes, elle se souvenait et souffrait. Redoutant de s'attendrir, elle demanda aux maîtres de céans la permission de se retirer après les avoir remerciés pour son amie, LanMai.

Madame Tri dit gaiement:

- C'est à moi de vous faire des excuses, Madame! Très touchée par la situation de votre amie qui est pareille à celle de mes enfants, je l'ai laissée entrer chez vous. Je pensais que, par la même occasion, elle pourrait garder votre maison.

- Vous êtes vraiment gentille et habile. Merci beaucoup.

Avant de lui faire des adieux, Madame Tri dit à ThuVan avec une certaine tristesse:

- Maintenant nous n'avons plus qu'à placer notre confiance en Dieu pour vivre. L'homme, vous savez, quand il est trop malheureux, revient à la religion.

Cette parole de la voisine rappela DuyQuang à ThuVan dont le cœur se mit à s'accélérer.

À cet instant, elle sentit qu'elle avait besoin plus que jamais de sa présence.

Pendant plus de dix ans ils avaient vécu l'un pour l'autre.

Leur amour n'était pas fait de désirs. C'est pour cela qu'il n'y avait ni lassitude, ni dégoût.

Il leur suffisait de se le rappeler un court instant pour qu'ils jouissent d'un bonheur infini.

Soudain ThuVan avait l'impression qu'elle était soulagée de la moitié de ses malheurs. Bien que, de chez sa voisine à chez elle, la distance ne fût que de quelques mètres, elle pressait le pas parce qu'elle était impatiente de le rencontrer le lendemain.

* *

Le lendemain était un dimanche.

ThuVan se préparait pour aller à la messe de dix heures. LanMai, bouddhiste, ne l'accompagnait pas. Toutefois, elle lui recommanda:

- Sois très prudente quand tu entres prier à l'église. Fais attention au service secret qui pourrait te suivre et te créer des ennuis.

ThuVan fronçait les sourcils:

- Ils ne laissent donc pas tranquilles les lieux du culte?

- C'est sûr que ce n'est plus la même chose qu'autrefois. Il y a deux semaines, avec mes filles, je suis allée à la pagode. Je n'ai pas vu nos vénérables habitués mais je n'ai rencontré que des moines tout à fait inconnus. Ils avaient la tête récemment rasée, le faciès rébarbatif, les yeux fureteurs. Ils examinaient chaque personne qui entrait à la pagode. Ayant trop peur, nous nous sommes empressées de rentrer.

ThuVan dit d'un ton amer:

- La religion enseigne à l'homme d'éviter les méchancetés. Et eux, ils sont inhumains, tueurs... Ils doivent craindre les paroles du Christ et du Bouddha.

LanMai secoua la tête:

- Ne crois pas cela, ma chérie! Ils ne craignent ni le Christ, ni le Bouddha! Ils ne veulent pas que les fidèles rencontrent les leaders des religions. Parce qu'ils redoutent que ces leaders ne poussent leurs fidèles à s'opposer à leurs cruautés.

- Et ils déguisent des créatures à eux en religieux pour arrêter immédiatement les fidèles qui profèrent des paroles antirévolutionnaires.

- C'est exact! Tu tombes juste!

- Ainsi dans tous les lieux du culte comme les églises, les pagodes, ils placent des hommes à eux?

- Evidemment ils doivent garder quelques anciens, lesquels, bien entendu, doivent obéir à leurs ordres.

ThuVan s'attristait. Elle espérait revoir DuyQuang. Cependant dans ces circonstances il n'était pas certain qu'il fût présent à l'église. Et même s'il y était, ce n'était pas sûr qu'elle puisse l'approcher.

Ayant pu pénétrer ses sentiments intimes, LanMai lui dit:

- Je te préviens pour que tu te tiennes sur tes gardes en arrivant à l'église. Toutefois, ne te désespère pas trop. Il se peut que le père soit en train d'attendre ta visite.

ThuVan remercia et sortit chercher un moyen de locomotion. Elle prit un cyclo-pousse.

En arrivant à l'église, ThuVan prévenue et vigilante, reconnut, au premier coup d'œil, les agents secrets communistes qui se tenaient près des portes. Elle se glissa à l'intérieur de l'église.

Habituellement, le dimanche, à la messe de dix heures, il y avait foule, toutes les chaises étaient occupées. Aujourd'hui il n'y avait pas beaucoup de monde. La personne qui disait la messe était un inconnu qu'elle n'avait jamais rencontré.

La messe fut dite avec rapidité et chacun s'en alla. ThuVan s'attardait pour prier avec l'espoir qu'en la voyant DuyQuang viendrait. Exprès, elle choisit une chaise de la première rangée, se mit à genoux et pria.

Soudain une femme vint s'agenouiller tout près d'elle et faisant semblant de prier, lui dit à voix basse:

- Madame ThuVan! Je vous attendais depuis des semaines. Suivez-moi jusqu'au marché. Là, au milieu de a foule personne ne fera attention à nous, je vous donnerai des nouvelles graves. Ne restez pas ici, c'est très dangereux! Le père qui disait la messe tout à l'heure...

Avant qu'elle achevât sa phrase, elle entendit des pas légers qui s'approchaient. Elle fit semblant de réciter tout haut la dernière partie de sa prière quotidienne, se signa, se leva et se hâta de sortir.

ThuVan finit aussi sa prière. À peine venait-elle de se lever et faisait-elle le signe de croix qu'elle entendit derrière elle une voix inconnue:

- Vous devez avoir du chagrin et vous avez besoin de vous confier. Je vous invite à venir au confessionnal.

Croyant que le religieux lui adressait la parole, ThuVan se retourna, prête à répondre. Elle entendit alors plus nettement la voix qu'elle avait entendue tantôt. C'était celle de Madame Phu qui connaissait bien le Père DuyQuang.

Cette dame répondait:

- Merci beaucoup mon père! Aujourd'hui toute la population jouit de la paix, je ne suis pas triste, ni malheureuse. Si je me suis attardée à prier, c'est pour remercier Dieu d'avoir aidé la révolution de l'oncle Ho à triompher. Grâce à cela le peuple peut jouir du bonheur et de l'abondance.

- Ah! Ainsi vous priez pour remercier Dieu d'avoir aidé l'oncle Ho. À la vérité, la réussite de la révolution est due à la lutte acharnée qu'ont menée l'oncle Ho et le parti. Dieu ne peut rien aider.

- Oui, Oui! C'est vrai! Vous avez raison! J'ai parlé à tort et à travers. Je vous demande pardon, mon père! Je me retire. Adieu.

Madame Phu, effrayé, parla précipitamment et gagna rapidement la sortie. ThuVan croyait qu'elle était prudente d'avoir ainsi répondu. Elle ne se doutait pas que le communiste travesti avait trouvé quand même le moyen de soulever une objection. Vraiment le danger était partout!

Ayant peur pour elle-même, ThuVan s'empressa de partir. Elle ne se figurait pas que le religieux communiste lui barrerait le chemin en disant:

- Il me semble que vous avez l'air soucieux? Je suis sûr que vous devez vous confesser. Je suis prêt à vous écouter.

ThuVan, embarrassée, répondit:

- Non! Non! Merci mon père! Je n'ai pas de préoccupations. Si ce n'est que mon fils... est fort têtu et me désobéit. Je suis un peu agacée.

- Alors, vous ferez bien de venir au confessionnal me faire vos confidences.

- Mon père, permettez-moi de me confesser un autre jour. Aujourd'hui je dois rentrer, sinon mon fils pleure s'il reste seul longtemps.

- Quel âge a-t-il?

- Il a ... cinq ans.

- Ah!

Il pensait probablement que son fils devait être un grand gaillard et il voulait enquêter. Mais il en fut pour ses frais! Irrité, il dit:

- Bon! Partez! Rentrez chez vous.

ThuVan se hâtait vers la sortie de l'église avec l'impression que le prêtre déguisé la poursuivait du regard. Elle avait froid dans le dos et les cheveux dressés sur la tête.

Parvenue dans la rue, elle promena son regard à l'entour et se désespéra de ne pas voir Madame Phu. Puis elle se rappela tout à coup que cette dame lui avait donné rendez-vous au marché. Alors elle s'y rendit.

À quelque distance de là elle la trouva. Elles se saluèrent. Madame Phu lui dit:

- Excusez-moi! Je n'osais pas rester devant l'église à vous attendre à cause des agents secrets. S'ils voient des gens s'attrouper, ils les interrogent. Si tout le monde fait la même déclaration sans caractère politique, ils vous relâchent. Mais si la déclaration comporte des critiques antigouvernementales, ou si les déclarations faites par les interpellés se contredisent, ils les leur font refaire et les tortureront jusqu'à ce qu'elles deviennent concordantes. Imaginer un peu l'état dans lequel vous auriez été.

Bien qu'elle eût vécu en prison communiste, ThuVan en écoutant Madame Phu, frissonna quand même de frayeur:

- Mais, comment le savez-vous?

- J'ai assisté à l'arrestation, devant l'église, de pas mal de personnes. J'ai failli être arrêtée une fois. Instruite par cette expérience, je n'ose plus aller à l'église avec quelqu'un d'autre.

Elle lui prit la main et l'entraîna:

- Nous bavarderons tout en marchant. Cela vaut mieux. Moi, je veux aller au marché en plein air. Voulez-vous venir avec moi?

- Evidemment, souriait ThuVan, en faisant signe de la tête. Je veux connaître les nouvelles graves que vous avez promis de me dire. Est-ce qu'elles concernent le père DuyQuang?

- C'est précisément ça! Depuis trois semaines, selon les recommandations du père, je suis allée régulièrement à l'église pour vous rencontrer.

- Dites-moi, je vous prie! Où se trouve-t-il? Est-ce qu'il va bien?

- Je regrette, je ne sais pas où il est.

ThuVan demanda en pâlisant:

- Comment? Qu'est-ce que cela signifie?

- Après la chute de Saigon, répondit Madame Phu, les fidèles ont afflué à l'église, même les jours de la semaine. Cela éveilla l'attention du gouvernement communiste. Ce jour-là, le père DuyQuang avait fait un sermon magistral dont le sujet était «le bien et le mal». Le père avait dit: «Jésus a enseigné: on récolte ce qu'on a semé. Ceux qui font le mal subiront le châtement de Dieu».

Parmi les fidèles il y eut une femme qui, voulant gagner les faveurs des communistes, leur rapporta ce sermon. Le père reçut, par la suite, une lettre l'invitant à se présenter au service de la sécurité.

Heureusement le père prit la fuite.

- Où le père vous a-t-il rencontrée?

- Il vint et se reposa chez nous cette nuit-là. Il m'a demandé d'aller à l'église vous rencontrer et vous recommander de ne pas vous y rendre. Il chercherait un endroit approprié pour se cacher pendant quelques temps. Le lendemain matin il prenait un taxi et partait sans nous dire où il allait.

- Merci pour ses nouvelles.

À cet instant elles arrivaient au marché en plein air. Dans le temps il y avait, à cet endroit, quelques étals de bric à brac installés le long du trottoir où l'on vendait de la brocante.

Après l'accaparement du Sud par les communistes ce marché s'est métamorphosé en une «braderie» où la

population vient vendre ce qu'elle possède pour vivre. Car à l'heure actuelle les fonctionnaires et les employés sont chômeurs. Et la population de Saigon ne vit à présent qu'en bazardant ce qui est encore en sa possession.

Evidemment les clients sont essentiellement des cadres communistes.

ThuVan contemplait la scène du marché avec une certaine mélancolie. Elle se disait en elle-même: «un de ces jours ce sera mon tour de porter ici tout ce qui est dans ma maison».

Comme tous, elle devrait manger pour vivre.

Elle se sentait envahie par un sentiment de pessimisme indicible. Elle se demandait:

- Pourquoi l'homme a-t-il besoin de vivre? Pourquoi dans cet enfer tout le monde s'accroche-t-il à la vie?

- Avez-vous besoin d'acheter quelque chose? lui demanda Madame Phu.

Cette question inopinée tira ThuVan de sa crise de chagrin. Elle secoua la tête:

- Non!

- Nous n'avons pas beaucoup d'argent sinon j'achèterais quelque chose. Car je suis sûre qu'un de ces jours le gouvernement mettra en circulation une nouvelle monnaie. Et je me demande si on permettra, à ce moment-là au peuple de changer son argent régulièrement.

Ce que Madame Phu venait de dire fut pour ThuVan un conseil extrêmement utile. Elle pensa: «Il me faut acheter quelques choses pour les revendre plus tard».

Cette idée la poussait à rentrer tout de suite. Elle prit le congé de Madame Phu:

Huỳnh Dung

- Merci encore une fois. Je dois rentrer maintenant. Merci pour tout.

- Il n'y a pas de quoi. Alors, bonne chance!

* * *